

CHRISTIAN-JAQUE * DANIELE DELORME * PIERRE VÉRY

L'ÉCRAN français

N° 237 - Lundi 16 JANVIER 1950

LE MOINS CHER
DE TOUS 20 F LES HEBDOS
Suisse : 0 fr. 50 DE CINÉMA
Belgique : 4 fr.

L'HEBDOMADAIRE INDÉPENDANT DU CINÉMA ☆ DÉFEND LE CINÉMA FRANÇAIS



Georges MARCHAL a rencontré "La Voyageuse inattendue", Dany ROBIN
(Voir page 11. — Photo Sirius.)

ORLY : studio ignoré du public, mais pas des producteurs



R. Arnoux et G. Marchal, dans « Au grand balcon ».

C'EST définitivement le 24 de ce mois que le « Cinéma d'Essai » commencera sa carrière, après une soirée de gala qui aura lieu le 23 au soir et une présentation du programme en priorité à la presse qui aura lieu l'après-midi.

Le détail de ce premier programme, qui durera plus de trois heures, sera donné par la presse quotidienne. Les places seront à deux cents francs et il y aura trois séances par jour. Voilà les derniers détails que je peux vous donner jusqu'ici.

J'ai appris, naturellement, que la création de ce Cinéma d'Essai indisposait certains qui placent leur animosité personnelle ou leurs petits intérêts particuliers avant l'intérêt général et qui n'imaginent pas une seconde qu'on puisse faire quelque chose sans avoir un but lucratif, politique ou simplement égoïste.

Je tiens à dire ici qu'en dehors du secrétaire responsable (1) qui est rétribué (d'ailleurs fort mal jusqu'ici) aucun de nous n'est appointé. Chacun a consacré une partie de son temps spontanément à créer ce cinéma d'essai. Je considère d'ailleurs — depuis que l'Association de la Critique de Cinéma l'a adoptée — que cette idée n'est plus la mienne, mais qu'elle est la nôtre.

Si notre tentative réussit, si le public nous soutient et que notre Association en bénéfice.

(1) Et je ne suis pas ce secrétaire responsable.

Découpages

par JEANDER



ficie dans une faible mesure financièrement, cet argent servira à venir en aide à nos confrères en chômage ou trop vieux aujourd'hui pour trouver une collaboration.

Je n'oublierai jamais le tableau tragique qu'un soir, lors d'une réunion du bureau de l'Association, notre ancien président, René Jeanne, nous a fait d'un très vaste conférence qui actuellement vit misérablement dans un taudis après avoir été jadis un brillant chroniqueur.

— Vous n'avez pas tout de même prendre une grande mesure pour le rôle ! disent les témoins d'Iza.

— Vous dites « Iza » avec un « Z » ou un « S » ? interrogent vachement les autres. C'est une débutante, n'est-ce pas... ?

— D'abord Marlène est Allemande d'origine, elle sera toute de mère plus à sa place dans un rôle de Viennoise... — Isa Miranda, c'est la vedette qui monte ! réplique pêremptoirement un impresario. Le film s'intitule « La Ronde ».

— Et maintenant parlons de choses un peu moins sérieuses.

Max Ophüls est actuellement à Paris pour tourner un film tiré d'une pièce d'Arthur Schnitzler et qui groupera une distribution du tonnerre.

On parle de Danielle Dar-

semaine dernière par L'Écran français.

Et cela m'a rappelé le mot de feu John Barrymore qui déclaré un jour : « Ce sont les critiques qui me complètent qui ont fait de moi une vedette, mais ce sont les critiques qui me critiquent qui font de moi un acteur. »

— Vous voulez que l'appareil aille de là à là, c'est bien ça ? interroge le directeur de production.

— Exactement.

— Vous n'allez pas tout de même prendre une grande mesure pour le rôle ! disent les témoins d'Iza.

— Vous dites « Iza » avec un « Z » ou un « S » ? interrogent vachement les autres. C'est une débutante, n'est-ce pas... ?

— D'abord Marlène est Allemande d'origine, elle sera toute de mère plus à sa place dans un rôle de Viennoise... — Isa Miranda, c'est la vedette qui monte ! réplique pêremptoirement un impresario. Le film s'intitule « La Ronde ».

— Et maintenant parlons de choses un peu moins sérieuses.

Max Ophüls est actuellement à Paris pour tourner un film tiré d'une pièce d'Arthur Schnitzler et qui groupera une distribution du tonnerre.

On parle de Danielle Dar-

rent le terrain, sur un véhicule de l'époque, et déambuleront parmi les « Constellation » et les « Dakota ». Ce fut un grand succès comique et, dit-on, un grand succès de publicité.

Il y a pourtant une chose qui change les équipages. Presque chaque fois qu'on leur demande de collaborer à un film, le scénario comporte une catastrophe aérienne. Alors... ils disent qu'il n'y a pas que les comédiens qui soient supersitifs. Mais comme ils aiment leur métier, et qu'ils aiment aussi le cinéma, ils attendent, souriants, le bon vouloir des techniciens du cinéma. Et ce dialogue débute souvent :

« Allô, Air France ? J'aurais besoin d'un avion (parfois de plusieurs), d'équipages, enfin vous comprenez. »

Bien sûr, on comprend très vite et bien. C'est journallement que le téléphone apporte de semblables demandes. Il y a souvent des séquences de départs en avion dans le scénario d'un film. Parfois, on a besoin de nuages pour un générique. Parfois de hangars ; de vieux appareils. Air France a tout ce qu'il faut. Lorsque, par hasard, la compagnie n'a pas d'appareil disponible, il y a encore des accommodements. C'est ainsi que l'avion de *La Patronne* est un appareil de la T.W.A. Avec l'accord de celle-ci, on a remplacé les lettres T.W.A. par un joli panneau « Air France French Lines ».

Rien qu'en un an, Air France a collaboré à quatorze productions, parmi lesquelles *Marlène*, avec Tino Rossi, *Au Grand Balcon*, avec Pierre Fresnay et Georges Marchal, *Dernier Amour*, *Toi que j'aime*, *Mission à Tanger*, *La Patronne* et *Nuit de noce*. Pour ce dernier film il n'y avait pas besoin d'avion, mais les vedettes, en costumes 1900, envahis-

rent le terrain, sur un véhicule de l'époque, et déambuleront parmi les « Constellation » et les « Dakota ». Ce fut un grand succès comique et, dit-on, un grand succès de publicité.

DIGNACE à Barnabé, les prémons portent chance à Fernandel. Et celui qui fut Simplicio, Adrien et Hector devient aujourd'hui Casimir. « Je suis Casimir, m'a dit Fernandel chez Nénette, restaurant du studio de Neuilly, mais je ne chanterai pas de chanson C-a-s-i-m-i-r. Les gens moroses qui attendront de m'avoir au tournant avec la classique chanson en seront pour leurs frais. »

Fernandel semble en pleine forme. « C'est le théâtre qui me visite... Car, croyez-moi, jouer au théâtre c'est beaucoup moins fatigant que de faire du music-hall. » Fernandel en est à son 91^e film, et son dernier, *L'Héroïque Monsieur Boniface*, est un triomphe auprès du public. Boniface aura cette année une suite : *Boniface somnambule*.

En attendant de reprendre le rôle de Boniface, Fernandel est Casimir sous la direction de Richard Pottier et d'après un scénario original de Gérard Carlier adapté par lui-même et dialogué par Jean Mansé. C'est la première fois que Fernandel a pour metteur en scène Richard Pottier.

Fernandel, qui fêtera en 1950 ses quinze ans de cinéma, devient représentant en aspirateur pour les besoins de son nouveau film. *Casimir* se déroule en moins de vingt-quatre heures. Il s'agit des tribulations subies à ce vendredi à domicile durant la première journée où il exerce son métier à Paris. Et nous verrons comment, après bien des aventures des quiproquos et des échecs, Fernandel-Casimir réussira à placer mille aspirateurs d'un seul coup !

Les autres interprètes du film sont Germaine Montero, qui incarne une Argentine (elle prend Fernandel-Casimir pour un peintre et veut le tuer), Bernard La Jarrige, Orbital et Jacqueline Due (dans le rôle de la fiancée de Fernandel).

Sur le plateau, où officie Richard Pottier, assisté de son chef opérateur André Germain, Fernandel recule épouvanté devant la menace du revolver tenu par Germaine Montero... Les élec-

triciens rient, les assistants aussi et même le metteur en scène... Fernandel, irrésistible et merveilleux phénomène... J.C. T.

L'UNION DES INGENIEURS ET TECHNICIENS FRANÇAIS

présentera le Samedi 21 janvier à 18 h. au CINÉMA FAX, 103, rue de Sèvres, une séance de courts métrages, avec le programme suivant :

HELICE D'AVION (Grande-Bretagne) ESSAIE (France) LA FRAISEUSE UNIVERSELLE (Fr.) L'INDUSTRIE DE LA SOIE (France)

Participation aux frais : 100 francs. Réduction de 50 % aux Membres de l'U.N.I. et des Sociétés adhérentes. Retirer les cartes, 2, rue de l'Élysée ou au cinéma le jour de la séance.

Sur un coin, nous découvrons, allongé sur un canapé, Hélène Bellanger qui défraie récemment la chronique scandaleuse pour avoir, dans le précédent film, montré des seins que la maison de Molière, où elle était pensionnaire, n'aurait su voir. Hélène, sous le coup d'une

“L'EXTRAVAGANTE THÉODORA” a fait rivaliser des femmes (en tenue légère)

Le studio Eclair, à Épinay, est un lieu où les films-vaudouille se fabriquent en grande série. Trois petits tours de manivelle (virtuelle), et puis s'en va. C'est ainsi que nous avons tous fait la même chose, s'est tourné en trois ou quatre semaines. C'est encore en un temps record que *L'Extravagante Théodora* a été portée à l'écran.

Ne croyez pas que leur auteur commun, le second et facile de Letraz, ait voulu mener rondement l'affaire. Hors le sujet, il n'est pas intervenu dans la confection.

C'est Henry Lepage qui a entrepris la réalisation de *L'Extravagante Théodora* ; c'est René Jayet, en rupture de Nuit de noce, qui l'a « supervisée » et repris à son compte.

On connaît le thème de la pièce qui tint le boulevard de longs mois. Rappelons-la en deux mots, en fixant les personnages sur les comédiens qui leur donnent visage :

Thierry de Villiers (Robert Murzeau), très pris par son agence de croisières interplanétaires, a confié la gestion de son intérieur à Théodora (Lucienne Lemarchand), femme bizarre... qui écoute aux portes et paraît beaucoup s'intéresser aux affaires de cœur de son patron. L'intrigue tient en un chassé-croisé, également des fugues, déversé entre Thierry et Brigitte (Jacqueline Gauthier), la femme de son meilleur ami, Octave (Pierre Stéphen), et entre ce dernier et la secrétaire de Thierry, amante de cœur de son patron (Hélène Bellanger).

Au dénouement, les couples se reconstruisent de manière raisonnable, et Théodora retournera à l'asile d'aliénés, d'où elle s'évade de temps à autre pour se placer comme gouvernante et s'occuper des affaires de cœur de ses patrons.

Ne parlons de la distribution que pour dire qu'on ne s'ennuie pas à Épinay. Chois rare dans les studios, tous les interprètes participent au tournage, même quand on n'a pas besoin de certains d'entre eux. Ils tiennent à se distraire et se jettent cent bocaux d'agréables à placer mille appareils d'un seul coup !

Les autres interprètes du film sont Germaine Montero, qui incarne une Argentine (elle prend Fernandel-Casimir pour un peintre et veut le tuer), Bernard La Jarrige, Orbital et Jacqueline Due (dans le rôle de la fiancée de Fernandel).

Dans un coin, nous découvrons, allongé sur un canapé, Hélène Bellanger qui défraie récemment la chronique scandaleuse pour avoir, dans le précédent film, montré des seins que la maison de Molière, où elle était pensionnaire, n'aurait su voir. Hélène, sous le coup d'une

rupture de contrat, n'est pas ému pour autant ; elle quitte la Comédie-Française. Mais elle s'en console aisément :

— Au moins, dit-elle, ici on s'amuse !

— Elle prend, bien entendu, la responsabilité de cette « pleine du Parthe ».

Claude DAIRE,

Comment débattre les deux théories ? Elles me semblent rigoureuses toutes deux. On saurait rien faire de bon qui ne soit minutieusement préparé, mais une œuvre d'art n'est pas une mécanique d'horlogerie, et l'inspiration conserve ses droits.

Je n'ai même pas sous la main ce vieux *Mains Rouges*, pour lui demander son point de vue, et me tirer de ma perplexité.

Sur ces entrefaites, on frappe à ma porte...

Ce n'est pas *l'Homme Invisible* : c'est le facteur.

Il m'apporte une touche publication intitulée « Soleil Levant », rédigée et illustrée par Roland Pinaud, huit ans ; Pierre Lhomme, sept ans et demi ; Jacqueline Maingard, huit ans ; Francis Chabaud, dix ans ; Monique Rouger, sept ans et demi ; Marie-Jo Clermont, sept ans ; Rémi Parquet, sept ans ; Michel Murguet, neuf ans.

Tous des enfants de mon pays de Charente, d'authentiques petits Goupi.

Ce « Soleil Levant » n'est autre, en effet, que le journal scolaire mensuel de l'Ecole de Trois-Palis (Charente), dirigé par bons amis à moi : M. et Mme Riffaud.

Que l'on me permette d'extraire de cette publication un poème de Michel Murguet :

LES PETITES BOUGIES DE NOËL

Hier, à Nersac, Simone Landraud a acheté six petites bougies pour dix-huit francs

Moi j'en ai fabriqué six pour zéro franc

Maman m'a donné une grosse bougie.

J'en ai coupé des petits morceaux

je les ai fait fondre,

j'ai versé ce jus

dans des fusettes de fil

où j'avais mis deux brins de

coton bleu ciel.

Quand les bougies ont été froides

je les ai démolies.

Elles sont bleues,

et elles étaient bien.

Ce petit poème, à la conclusion réconfortante, me paraît comporter un enseignement qui, s'il n'est point nouveau, demeure excellent, tout au moins pour notre pays de cinéma pauvre, et d'économies de bouts de chandelle.

Enseignement qui ne serait pas déplacé parmi les « dix commandements du metteur en scène ».

Et que je résume ainsi :

« Système D tu laisseras... »

« Quand les poules auront des dents ! »



LOUIS DAQUIN RÉPOND A DENIS MARION

Dans une lettre adressée à l'Ecran Français, Denis Marion demandait à Louis Daquin quelques précisions sur les films projetés dans les cinémas de Moscou. L'Ecran Français ayant transmis cette lettre, publie aujourd'hui la réponse de Louis Daquin.

LA SUITE de mon article du 12 décembre 1949 sur le cinéma soviétique, Denis Marion a adressé à l'Ecran Français une lettre pour demander que je lui fournis la liste de tous les « longs métrages de fiction » projetés à Moscou en 1949. Je n'ai naturellement pas sous la main la documentation permettant de répondre avec précision à une telle question ! Je puis seulement citer les noms des trois grands films (je ne sais pas s'ils sont ou non de fiction) diffusés largement dans la majorité des salles de Moscou lorsque je m'y trouvais : « Bon voyage, capitaine », comédie d'un jeune réalisateur soviétique sur les cadets de la marine, « La Bataille de Stalingrad » (ière époque) et « Le Lopin de terre », film hongrois primé au festival de Mariantse-Lazne. J'ajouterais que, outre la production de la République russe et

LA CENSURE

(Suite de la page 2.)

vous savez comme moi que si la bataille de Stalingrad ne s'était pas terminée par une victoire, vous seriez aujourd'hui probablement mort comme moi-même, comme M. Teitgen, comme la quasi totalité des membres de l'actuelle commission de censure. Hors peut-être M. Romieu, membre de la censure viscérale comme il l'avait été de la censure munichoise.

De telles atteintes à la liberté et à la vérité sont, je vous l'accorde, ridicules. Mais elles sont, au premier chef, odieuses puisqu'elles privent les Français du droit de voir des films qu'ils désirent applaudir.

La commission que vous présidez, si elle ne revenait pas sur de telles décisions souvent injustes, pourrait mal se défendre d'être comparée à certaines censures passées qui n'ont pas laissé un très bon souvenir. Interdire au public des cinémas, le droit de connaître l'existence historique de Lénine ou de certains épisodes de la bataille de Stalingrad, c'est agir comme les exemptés de Louis XV, trahissant les écrits de Voltaire et des encyclopédistes, ou comme le Saint Office décrétant que la terre ne tourne pas. Proscire les pommes de Mitchoucheva ne ressemble à peu trop aux tentacules de Louis Philippe interdisant à Daumer et à Granville de dessiner des poires.

Je suis certain que les travaux quotidiens de la commission et vos nombreuses occupations vous ont empêché de comprendre l'esprit de système policier qui dirige les sanctions injustifiées que je vous ai signalées et qui ont été, hélas ! prises dans les faits, en votre nom. Et je suis certain que vous communiquerez à mes anciens confrères, une lettre que je me réserves de rendre ultérieurement publique.

Je suis, pour ma part, certain que la commission que vous présidez pourra très vite quitter son rôle de machine à assécher les ordres des gouvernements qui passent contre le sentiment et les intérêts du peuple français, qui, lui, reste.

Croyez, cher Monsieur, à mes sentiments distingués.

Georges SADOU.

celle des différentes autres républiques (je maintiens les chiffres que j'ai cités), l'appoint des programmes est fourni par les films réalisés dans les démocraties populaires : Hongrie, Tchécoslovaquie et Pologne, et par les reprises des grands succès des années antérieures. Il ne faut pas oublier qu'en URSS, la carrière d'un grand film ne s'arrête pas stupidement comme chez nous après quatre ou cinq années d'exploitation dite commerciale. On ne fait pas de « remake », mais on fait des reprises et c'est ainsi que pendant mon séjour, j'ai pu voir affiché : « Tchaïkov ».

Ayant demandé à Denis Marion de citer les titres des « nombreux films américains et allemands de la U.F.A. » projetés, selon lui, à Moscou, celui-ci ne donne qu'un seul nom : « Mein Leben für Irland », film allemand réalisé en 1941.

Je regrette que Denis Marion ne donne pas la source de son information. Je puis seulement lui répondre, que pour ma part, pendant les trois semaines de mon séjour, je n'ai vu ni film américain, ni film allemand programmés dans les salles. J'ajouterais qu'à Tbilisi (Tiflis), capitale de la Géorgie, on projette, avec beaucoup de succès, lorsque je m'y trouvais : « Sous les toits de Paris », de René Clair.

L. D.

Seznec à l'écran

ANDRE CAYATTE, le réalisateur des Amants de Vérone, commençera au mois d'avril un film sur l'affaire Seznec.

Les sources de ce projet remontent à 1932. À cette époque, Cayatte travaillait avec Philippe Lamour à préparer la réhabilitation de Seznec, qui se trouvait alors au bagne. Depuis, les déclarations de Bony, qui instruisit le procès, et appartenait à la Gestapo (« La plus mauvaise action de ma vie est d'avoir envoyé un innocent au bagne ») et la demande en révision du procès de Rennes par M. Raymond Hubert, n'ont pu que renforcer la conviction de Cayatte.

Mais, dit-il, la justice est lente, et je pense que le cinéma peut contribuer à rendre à cet homme son honneur. Il envisage même de faire signer des pétitions par les spectateurs à l'issue de chaque projection.

Pratiquement, le film sera réalisé sous la forme d'un documentaire, « d'un dossier qu'on ouvre et qu'on referme ». La thèse de l'accusation sera exposée objectivement.

Puis, à l'aide, d'une part, de documents d'actualité relatifs au procès, au séjour de Seznec au bagne, à son retour, d'autre part, de scènes reconstituées mais nullement romancées, les principaux événements de l'affaire seront présentés pour réfuter l'accusation. Ce sera, en quelque sorte, une plaidoirie en images.

Les avocats, Seznec lui-même, sa famille viendront probablement devant la caméra. Quant à Seznec jeune, il sera probablement incarné par le jeune acteur J.-P. Karion. Bralon comme Seznec, Marcel Cravenne, metteur en scène de la version française, et Paul Henreid, par-



Merle Oberon et Paul Henreid (Ph. Cyril STANBOROUGH.)

Notre correspondant particulier sur la Côte d'Azur, Pierre MEUNIER, a vu

70 PERSONNES DANS UN CHATEAU (sans compter l'âne)

CE n'est pas le titre du film que l'on tourne actuellement au château de Castellaras, quoique la fantaisie des auteurs et réalisateurs pourraient les amener à choisir celui-là plutôt que *Le Cercle enchanté* ou *Idylle au château*, dernier rejeté.

Donc, on faisait monter l'âne au deuxième étage, contre son gré, mais en toute logique, puisqu'il devait se coucher dans un lit. Mais allez donc parler de logique à un âne, fait-il vedette de cinéma... A propos de logique, voici ce dont il s'agit : Merle Oberon, institutrice américaine, hérite un magnifique château sur la Côte d'Azur. Elle débarque à Cannes, où la conduit à Castellaras et elle trouve une bande de squatteurs qui occupent sa demeure, transformée en camp de romaniens. Elle s'emploie à les chasser tandis qu'ils cherchent à lui rendre la vie impossible pour qu'il puisse échapper au château. Entre autres gentillesse, les squatteurs mettent un âne dans son lit et font marcher les armures. Cette guerre à mort finira par une paix de compromis : Merle Oberon s'humane au contact de ces pauvres et braves gens qui n'ont plus de maison. Elle s'attendrit sur leur sort et, en particulier, sur celui du meneur de jeu, Paul Henreid, dont elle s'prend. Le château, comme Allah, est grand. On devine que Paul Henreid et Merle Oberon trouveront le moyen d'tolérer cet encombrant voisinage.

Le scénario de Roland Kibbie ne manque ni d'originalité ni de fantaisie. Mais que dire du film qui en sortira, dont le découpage et les dialogues sont presque faits au jour le jour, suivant l'humour et l'inspiration du moment ? Claude Roy, chargé, avec Robert Scipion, de l'adaptation française, montre quelque inquiétude quant au résultat final. Je crois qu'il a tort : Si un film doit gagner à être en partie improvisé, c'est bien *Idylle au château*, dont le sujet est prétexte à un déchaînement de gags et de situations burlesques.

La version anglaise est dirigée par le metteur en scène Bernard Vorhaus, et la version française par Marcel Cravenne. Une anecdote, contée par Claude Roy, qui fut poète avant d'être cinéaste : Une vieille paysanne de Mougins fait, à 84 ans, des débuts sensationnels dans la figuration. Elle s'appelle Rose Cigalou et lorsque son nom fut inscrit au tableau de service, on accusa les auteurs du film « d'inventer des noms pour faire plus joli ».

Entre Mme Rose Cigalou qui se désole de n'être pas de tous les plans, et les gosses en guenilles qui poursuivent, dans tout le château, la sarabande qu'ils doivent mener devant la caméra, les équipes anglaise et française font si bon ménage que tout le monde, y compris les ouvriers et les techniciens français, interrompt le travail à cinq heures pour prendre le thé et les gâteaux secs. Ce n'est qu'après un mois de tournage que certains techniciens ont préféré revenir au traditionnel vin rouge, au risque de choquer les Britanniques par la remise en question d'une indiscutable victoire. C'est une flagrante blague connue des Britanniques, il n'y eut pas d'histoire et la morale de cette histoire, c'est qu'on aura bu du vin rouge en tournant *Par-dessus mon French*, et du thé en tournant *Idylle au château*.

Pierre MEUNIER.

Parce qu'elle joua "clandestinement" dans les greniers et dans les cours des quartiers pauvres...



Dans « Tenue de gala », son dernier film.



Dans « Quelque part en Europe ».

SUZY BANKY vedette hongroise sut incarner avec talent l'adolescente de *Quelque part en Europe*

L'UNIQUE petit personnage féminin de *Quelque part en Europe* traverse le film discrètement, sans tambour ni trompette. Mais personne n'a oublié le visage fin, anxieux, intelligent du garçon errant qui ne veut pas se déshabiller pour traverser la rivière et arrive : « Je ne suis pas un garçon... »

Plus tard, dans la maison où les gosses sont rupis, Suzy Banky raconte au plus grand comment elle a quitté sa maison. Devant lui, elle se rappelle s'énervant. Le château, comme Allah, est grand. On devine que Paul Henreid et Merle Oberon trouveront le moyen d'tolérer cet encombrant voisinage.

Depuis ce film, elle en tourna d'autres : *Tenne de gala* (une spirituelle comédie satirique des mœurs de la cour de l'ancien régime) et *Une Femme se met en route* (l'histoire d'une femme qui retrouve son foyer dévasté par la guerre, vient d'abord se suicider, mais reprend courage et, en participant à la reconstruction du pays, fonde un nouveau foyer) — deux films que nous verrons peut-être bientôt et qui, en attestant de la vigueur du nouveau cinéma magyar, nous permettront de juger une jeune actrice qui peut prendre tant de visages divers.

Suzy Banky avait été élue déléguée au Congrès mondial des Partisans de la Paix, qui se tint à Paris. Elle se faisait une joie de profiter de l'occasion pour connaître la France, après avoir rencontré d'autreurs français. Mais elle fut de ceux auxquels le gouvernement français refusa son visa...

A Budapest, tout le temps que la scène ou le studio lui laissait, elle le consacra au syndicat des acteurs. Lors de la préparation artistique du Festival Mondial de la Jeunesse, le syndicat avait décidé de décliner le nombre de ses membres auprès des organisations de jeunesse hongroises afin de les aider à monter leurs spectacles. Suzy fut une journaire de ces réunions où l'on popularisait les vers « séduisants » des trois plus grandes poètes hongrois, Petőfi, André Ady et József Attila. Suzy Banky et ses camarades entreront alors dans la clandestinité.

Ils vécurent parmi les ouvriers de la banlieue industrielle de Pest, jouant clandestinement dans des greniers, sur des paillasses d'H. B. M., au fond des cours, leurs auditeurs les écoutant assis sur les marches.

A la libération, Suzy et ses camarades eurent l'idée de monter des spectacles destinés à être joués sur les chantiers de reconstruction durant les pauses de casse-croûte.

La vie artistique renaissait au fur et à mesure de la reconstruction des théâtres, la jeune comédienne, hier presque inconnue, se trouva tout à coup au premier plan. On la vit dans le rôle de Chérubin du *Mariage de Figaro*, dans *Virage dangereux*, de Priestley ; elle interprétait Shakespeare : *Le Songe d'une nuit d'été*, *Comme il vous plaira* ; elle joua



Suzy Banky, la vedette aux multiples visages, dans : « Anna Karenine » et « Le Songe d'une nuit d'été ».

Lise CLARIS.

La navrante histoire de Micheline est souvent celle des pensionnaires de *La Cage aux filles*

par Micheline (DANIELLE DELORME)

MON histoire ? Elle est banale, et je l'ai souvent entendu raconter autour de moi, avec des variantes, par d'autres filles en cage. Une enfance sans tendresse, un foyer sans chaleur, le désir mal protégé d'être aimée... Le caneva est à peu près toujours le même...

pour moi, tout a commencé à la mort de mon père. Nous habitions à Lyon. Jusqu'à mon enfance avait été douce et entourée. Mon père mort, sa place a été rapidement prise par un autre, un véritable tyran domestique auquel ma mère, quand il me battait, ne savait que faire, l'apaisseuré résigné. Elle aussi, elle était terrorisée, je le sais bien. Mais combien je lui en ai voulu de ne jamais prendre parti pour moi, contre « lui » ! De même que j'en voulais à mon oncle, son frère, de se contenter de mes plaindre, sans jamais intervenir. De même que j'en voulais à Edmond. Oh ! c'était un brave garçon, et il m'aimait. Mais quand il faisait des projets, c'était pour « plus tard », alors que l'atmosphère de la maison devenait chaque jour un peu plus irrespirable pour moi. Et que, bientôt, fallait passer mon examen de sténo-dactylo, que je serais refusée, je le savais bien, et qu'alors, mon beau-père...

Car mon beau-père s'était mis en tête de me faire apprendre la sténo-dactylo et l'anglais, dans l'espérance que je serais la secrétaire de « quelqu'un de bien », comme la fille de la concierge du 27 qui, maintenant, roulaient en auto. Et moi, depuis toujours, je n'avais qu'un rêve : être couturière, faire de belles robes, travailler de beaux tissus.

Et, naturellement, j'ai été refusée à l'examen. Je n'ai pas osé rentrer chez moi ce soir-là. Je suis allée voir mon oncle. Je l'ai trouvé debout devant une table, car il est peintre, et tout ce qui compte pour lui, c'est son « Art ». Oui, c'était vraiment tout ce qui comptait pour lui, je m'en suis aperçue.

— Je ne m'en fais pas pour ce que je deviendrai l'espouse. Je m'en fais pour ce qui m'attend à la maison.

Alors il m'a répondu : — Mais ça s'arrangera. Tout s'arrange... Mais oui, tout s'arrange, sans cela, ou serais-je, moi ?

— Vous me plaisez, vous savez...

Et c'est ce jour-là aussi que j'ai connu Freddy. Il était à la fête. Il m'a remarquée, m'a fait la cour. D'abord cela m'a laissée indifférente. Jusqu'au moment où il m'a dit :

— C'est rigolo, mais j'ai envie de vous prendre dans mes bras, comme une toute petite fille, de vous protéger, de vous bercer...

J'ai souri, mais c'était pour cacher mon émotion : avais-je jamais souhaité autre chose : être aimée, être protégée...

C'est pour cela, ce n'est pas pour autre chose que je l'ai suivi à Paris. C'est pour cela que je l'ai aimé, que j'ai cru en lui, que j'ai attendu impatiemment notre mariage. Ce serait bientôt, dès que mes parents auraient envoyé leur consentement.

Nous étions descendus dans un hôtel de la rue Pigalle. Un jour, comme je rentrais, j'ai trouvé auprès de Freddy une femme qui m'a dit être sa femme. Il est parti avec elle sans un regard pour moi. Il avait laissé une note impayée : mais ce n'était rien, me dit la patronne de l'hôtel, il me suffirait d'être très gentille avec ce monsieur, mon voisin : je lui plaisais beaucoup et...

— Elle t'a eue, avec sa prière, hein ?

— Moi, je n'en veux plus chez moi, j'en ai assez fait. C'est à l'Etat de s'occuper d'elle maintenant. J'ose pas d'impôts pour ça !

Rien n'y a fait, ni l'insistance du juge, ni l'intervention de la Mère Supérieure du Bon-Secours.

Et je suis restée au Bon-Secours. Oh, le premier soir ! Je ne pouvais m'endormir. La Supérieure est venue près de moi, m'a conseillé de prier. Je ne connaissais pas de prière. Elle l'a dite pour moi. Et je me suis sentie apaisée par sa douceur. Rita, ma compagne de dortoir, s'est moquée de moi :

— Elle t'a eue, avec sa prière, hein ?

— Moi, je n'en veux plus chez moi, j'en ai assez fait. C'est à l'Etat de s'occuper d'elle maintenant. J'ose pas d'impôts pour ça !

Rien n'y a fait, ni l'insistance du juge, ni l'intervention de la Mère Supérieure du Bon-Secours.

Et je suis restée au Bon-Secours. Oh, le premier soir ! Je ne pouvais m'endormir. La Supérieure est venue près de moi, m'a conseillé de prier. Je ne connaissais pas de prière. Elle l'a dite pour moi. Et je me suis sentie apaisée par sa douceur. Rita, ma compagne de dortoir, s'est moquée de moi :

— Elle t'a eue, avec sa prière, hein ?

— Moi, je n'en veux plus chez moi, j'en ai assez fait. C'est à l'Etat de s'occuper d'elle maintenant. J'ose pas d'impôts pour ça !

Rien n'y a fait, ni l'insistance du juge, ni l'intervention de la Mère Supérieure du Bon-Secours.

Et je suis restée au Bon-Secours. Oh, le premier soir ! Je ne pouvais m'endormir. La Supérieure est venue près de moi, m'a conseillé de prier. Je ne connaissais pas de prière. Elle l'a dite pour moi. Et je me suis sentie apaisée par sa douceur. Rita, ma compagne de dortoir, s'est moquée de moi :

— Elle t'a eue, avec sa prière, hein ?

— Moi, je n'en veux plus chez moi, j'en ai assez fait. C'est à l'Etat de s'occuper d'elle maintenant. J'ose pas d'impôts pour ça !

Rien n'y a fait, ni l'insistance du juge, ni l'intervention de la Mère Supérieure du Bon-Secours.

Et je suis restée au Bon-Secours. Oh, le premier soir ! Je ne pouvais m'endormir. La Supérieure est venue près de moi, m'a conseillé de prier. Je ne connaissais pas de prière. Elle l'a dite pour moi. Et je me suis sentie apaisée par sa douceur. Rita, ma compagne de dortoir, s'est moquée de moi :

— Elle t'a eue, avec sa prière, hein ?

— Moi, je n'en veux plus chez moi, j'en ai assez fait. C'est à l'Etat de s'occuper d'elle maintenant. J'ose pas d'impôts pour ça !

Rien n'y a fait, ni l'insistance du juge, ni l'intervention de la Mère Supérieure du Bon-Secours.

Et je suis restée au Bon-Secours. Oh, le premier soir ! Je ne pouvais m'endormir. La Supérieure est venue près de moi, m'a conseillé de prier. Je ne connaissais pas de prière. Elle l'a dite pour moi. Et je me suis sentie apaisée par sa douceur. Rita, ma compagne de dortoir, s'est moquée de moi :

— Elle t'a eue, avec sa prière, hein ?

— Moi, je n'en veux plus chez moi, j'en ai assez fait. C'est à l'Etat de s'occuper d'elle maintenant. J'ose pas d'impôts pour ça !

Rien n'y a fait, ni l'insistance du juge, ni l'intervention de la Mère Supérieure du Bon-Secours.

Et je suis restée au Bon-Secours. Oh, le premier soir ! Je ne pouvais m'endormir. La Supérieure est venue près de moi, m'a conseillé de prier. Je ne connaissais pas de prière. Elle l'a dite pour moi. Et je me suis sentie apaisée par sa douceur. Rita, ma compagne de dortoir, s'est moquée de moi :

— Elle t'a eue, avec sa prière, hein ?

— Moi, je n'en veux plus chez moi, j'en ai assez fait. C'est à l'Etat de s'occuper d'elle maintenant. J'ose pas d'impôts pour ça !

Rien n'y a fait, ni l'insistance du juge, ni l'intervention de la Mère Supérieure du Bon-Secours.

Et je suis restée au Bon-Secours. Oh, le premier soir ! Je ne pouvais m'endormir. La Supérieure est venue près de moi, m'a conseillé de prier. Je ne connaissais pas de prière. Elle l'a dite pour moi. Et je me suis sentie apaisée par sa douceur. Rita, ma compagne de dortoir, s'est moquée de moi :

— Elle t'a eue, avec sa prière, hein ?

— Moi, je n'en veux plus chez moi, j'en ai assez fait. C'est à l'Etat de s'occuper d'elle maintenant. J'ose pas d'impôts pour ça !

Rien n'y a fait, ni l'insistance du juge, ni l'intervention de la Mère Supérieure du Bon-Secours.

Et je suis restée au Bon-Secours. Oh, le premier soir ! Je ne pouvais m'endormir. La Supérieure est venue près de moi, m'a conseillé de prier. Je ne connaissais pas de prière. Elle l'a dite pour moi. Et je me suis sentie apaisée par sa douceur. Rita, ma compagne de dortoir, s'est moquée de moi :

— Elle t'a eue, avec sa prière, hein ?

— Moi, je n'en veux plus chez moi, j'en ai assez fait. C'est à l'Etat de s'occuper d'elle maintenant. J'ose pas d'impôts pour ça !

Rien n'y a fait, ni l'insistance du juge, ni l'intervention de la Mère Supérieure du Bon-Secours.

Et je suis restée au Bon-Secours. Oh, le premier soir ! Je ne pouvais m'endormir. La Supérieure est venue près de moi, m'a conseillé de prier. Je ne connaissais pas de prière. Elle l'a dite pour moi. Et je me suis sentie apaisée par sa douceur. Rita, ma compagne de dortoir, s'est moquée de moi :

— Elle t'a eue, avec sa prière, hein ?

— Moi, je n'en veux plus chez moi, j'en ai assez fait. C'est à l'Etat de s'occuper d'elle maintenant. J'ose pas d'impôts pour ça !

Rien n'y a fait, ni l'insistance du juge, ni l'intervention de la Mère Supérieure du Bon-Secours.

Et je suis restée au Bon-Secours. Oh, le premier soir ! Je ne pouvais m'endormir. La Supérieure est venue près de moi, m'a conseillé de prier. Je ne connaissais pas de prière. Elle l'a dite pour moi. Et je me suis sentie apaisée par sa douceur. Rita, ma compagne de dortoir, s'est moquée de moi :

— Elle t'a eue, avec sa prière, hein ?

— Moi, je n'en veux plus chez moi, j'en ai assez fait. C'est à l'Etat de s'occuper d'elle maintenant. J'ose pas d'impôts pour ça !

Rien n'y a fait, ni l'insistance du juge, ni l'intervention de la Mère Supérieure du Bon-Secours.

Et je suis restée au Bon-Secours. Oh, le premier soir ! Je ne pouvais m'endormir. La Supérieure est venue près de moi, m'a conseillé de prier. Je ne connaissais pas de prière. Elle l'a dite pour moi. Et je me suis sentie apaisée par sa douceur. Rita, ma compagne de dortoir, s'est moquée de moi :

— Elle t'a eue, avec sa prière, hein ?

— Moi, je n'en veux plus chez moi, j'en ai assez fait. C'est à l'Etat de s'occuper d'elle maintenant. J'ose pas d'impôts pour ça !

Rien n'y a fait, ni l'insistance du juge, ni l'intervention de la Mère Supérieure du Bon-Secours.

Et je suis restée au Bon-Secours. Oh, le premier soir ! Je ne pouvais m'endormir. La Supérieure est venue près de moi, m'a conseillé de prier. Je ne connaissais pas de prière. Elle l'a dite pour moi. Et je me suis sentie apaisée par sa douceur. Rita, ma compagne de dortoir, s'est moquée de moi :

— Elle t'a eue, avec sa prière, hein ?

— Moi, je n'en veux plus chez moi, j'en ai assez fait. C'est à l'Etat de s'occuper d'elle maintenant. J'ose pas d'impôts pour ça !

Rien n'y a fait, ni l'insistance du juge, ni l'intervention de la Mère Supérieure du Bon-Secours.

Et je suis restée au Bon-Secours. Oh, le premier soir ! Je ne pouvais m'endormir. La Supérieure est venue près de moi, m'a conseillé de prier. Je ne connaissais pas de prière. Elle l'a dite pour moi. Et je me suis sentie apaisée par sa douceur. Rita, ma compagne de dortoir, s'est moquée de moi :

— Elle t'a eue, avec sa prière, hein ?

— Moi, je n'en veux plus chez moi, j'en ai assez fait. C'est à l'Etat de s'occuper d'elle maintenant. J'ose pas d'impôts pour ça !

Rien n'y a fait, ni l'insistance du juge, ni l'intervention de la Mère Supérieure du Bon-Secours.

Et je suis restée au Bon-Secours. Oh, le premier soir ! Je ne pouvais m'endormir. La Supérieure est venue près de moi, m'a conseillé de prier. Je ne connaissais pas de prière. Elle l'a dite pour moi. Et je me suis sentie apaisée par sa douceur. Rita, ma compagne de dortoir, s'est moquée de moi :

— Elle t'a eue, avec sa prière, hein ?

— Moi, je n'en veux plus chez moi, j'en ai assez fait. C'est à l'Etat de s'occuper d'elle maintenant. J'ose pas d'impôts pour ça !

Rien n'y a fait, ni l'insistance du juge, ni l'intervention de la Mère Supérieure du Bon-Secours.

Et je suis restée au Bon-Secours. Oh, le premier soir ! Je ne pouvais m'endormir. La Supérieure est venue près de moi, m'a conseillé de prier. Je ne connaissais pas de prière. Elle l'a dite pour moi. Et je me suis sentie apaisée par sa douceur. Rita, ma compagne de dortoir, s'est moquée de moi :

— Elle t'a eue, avec sa prière, hein ?

— Moi, je n'en veux plus chez moi, j'en ai assez fait. C'est à l'Etat de s'occuper d'elle maintenant. J'ose pas d'impôts pour ça !

Rien n'y a fait, ni l'insistance du juge, ni l'intervention de la Mère Supérieure du Bon-Secours.

Et je suis restée au Bon-Secours. Oh, le premier soir ! Je ne pouvais m'endormir. La Supérieure est venue près de moi, m'a conseillé de prier. Je ne connaissais pas de prière. Elle l'a dite pour moi. Et je me suis sentie apaisée par sa douceur. Rita, ma compagne de dortoir, s'est moquée de moi :

— Elle t'a eue, avec sa prière, hein ?

— Moi, je n'en veux plus chez moi, j'en ai assez fait. C'est à l'Etat de s'occuper d'elle maintenant. J'ose pas d'impôts pour ça !

Rien n'y a fait, ni l'insistance du juge, ni l'intervention de la Mère Supérieure du Bon-Secours.

Et je suis restée au Bon-Secours. Oh, le premier soir ! Je ne pouvais m'endormir. La Supérieure est venue près de moi, m'a conseillé de prier. Je ne connaissais pas de prière. Elle l'a dite pour moi. Et je me suis sentie apaisée par sa douceur. Rita, ma compagne de dortoir, s'est moquée de moi :

— Elle t'a eue, avec sa prière, hein ?

— Moi, je n'en veux plus chez moi, j'en ai assez fait. C'est à l'Etat de s'occuper d'elle maintenant. J'ose pas d'impôts pour ça !

Rien n'y a fait, ni l'insistance du juge, ni l'intervention de la Mère Supérieure du Bon-Secours.

Et je suis restée au Bon-Secours. Oh, le premier soir ! Je ne pouvais m'endormir. La Supérieure est venue près de moi, m'a conseillé de prier. Je ne connaissais pas de prière. Elle l'a dite pour moi. Et je me suis sentie apaisée par sa douceur. Rita, ma compagne de dortoir, s'est moquée de moi :

— Elle t'a eue, avec sa prière, hein ?

— Moi, je n'en veux plus chez moi, j'en ai assez fait. C'est à l'Etat de s'occuper d'elle maintenant. J'ose pas d'impôts pour ça !

Rien n'y a fait, ni l'insistance du juge, ni l'intervention de la Mère Supérieure du Bon-Secours.

Et je suis restée au Bon-Secours. Oh, le premier soir ! Je ne pouvais m'endormir. La Supérieure est venue près de moi, m'a conseillé de prier. Je ne connaissais pas de prière. Elle l'a dite pour moi. Et je me suis sentie apaisée par sa douceur. Rita, ma compagne de dortoir, s'est moquée de moi :

— Elle t'a eue, avec sa prière, hein ?

— Moi, je n'en veux plus chez moi, j'en ai assez fait. C'est à l'Etat de s'occuper d'elle maintenant. J'ose pas d'impôts pour ça !

Rien n'y a fait, ni l'insistance du juge, ni l'intervention de la Mère Supérieure du Bon-Secours.</

UNE ENQUÊTE DE RIOU ROUVET (8)

LE CINÉMA EST-IL COUPABLE D'EXERCICE ILLÉGAL DE LA MÉDECINE MENTALE ?

NON, s'il s'adapte à des fins scientifiques et sociales...

NON, le film a tendance psychiatrique, s'il est bien fait, ne peut être considéré comme dangereux ou comme inopportun.

Au contraire, il s'impose par son incontestable utilité. Évidemment ces prétentieux ou stupides films commerciaux sont à condamner...

Assez de ces productions ridicules à souhait où malades mentaux et psychiatres sont grossièrement caricaturés. Assez de ces bandes qui se qualifient de psychologiques parce que les procédés dits « psychanalytiques » s'y utilisent...

Mais pourquoi interdire tous les films psychanalytiques ?... Il faut reconnaître le mérite de quelques scénaristes qui s'attaquent à des sujets délicats et parfois même à de véritables études cliniques psycho-pathologiques d'un grand intérêt (exemples : les premiers films, malheureusement confidentiels, de John Huston, le *Lost Weekend* de Billy Wilder et, plus proche de nous, *La Fosse aux serpents* d'Anatol Litvak). Mais, pour éviter bien des abus, il faut cependant exercer une certaine surveillance...

Ce qu'il faut, ce sont des films qui sachent montrer que les malades mentaux sont curables et qu'il existe des méthodes et des procédés qui soulagent toujours, guérissent souvent.

Ce qu'il faut, ce sont des films qui sont capables de montrer que l'aliéné n'est plus enfermé dans des prisons ou des casernes, mais qu'il est libre dans des hôpitaux psychiatriques ouverts où tous les jours se réalisent des progrès méritoires.

Ce qu'il faut, c'est connaître ce per-

NOUS avons publié déjà, au cours de notre enquête, les réponses de représentants officiels d'organismes internationaux, de plusieurs éminents professeurs, de psychiatres et de psychanalystes connus.

L'intéressant article de notre confrère Jacques G. Perret, rédacteur à « La Vie médicale », dont nous regrettons de ne pouvoir donner ici que quelques extraits, concerne le trait d'union entre l'opinion des spécialistes et celle des critiques de cinéma.

Nous publions, en effet, cette semaine, les réponses de François Chalais, critique cinématographique à l'hebdomadaire « Carrefour », et d'Armand Monjo, critique cinématographique à « L'Humanité ».



« L'Etrange rêve » (Blind Alley).

Armand MONJO

critique cinématographique à « L'Humanité » :

J'aime le cinéma qui exalte l'homme au lieu de le dégrader...

VOICI qu'après le gangster, l'assassin et la pin-up, le cinéma américain a trouvé un nouveau héros d'exportation : l'aliéné.

Jusqu'ici, Hollywood n'avait abordé que l'étude du sadique, de l'annélique, du monstre, de la refoulée, du criminel parfait ou de la garde pure. C'est maintenant un genre nouveau, autonome, qui est créé : le film d'aliéné.

Si La Palisse n'était pas mort, il aurait sans doute remarqué que les films à la gloire des pires gangsters s'appellent toujours « films policiers », et qu'en vertu de la même hypocrisie les films d'aliénés s'intitulent films « psychanalytiques ». Il ne lui aurait pas échappé non plus que ces deux genres de films présentent nombre de caractères communs. Chez les premiers, le triomphe final de la police est censé représenter la victoire de la morale et de la justice. Chez les seconds, la victoire spectaculaire du psychanalyste est censée représenter le triomphe de la science.

Mais il est non moins évident que les films policiers ne sont nullement des films moraux et que les films psychanalytiques ne sont en rien des films scientifiques.

Prenons deux des plus récents films psychanalytiques américains présentés en France : « La Maison du docteur Edwards » et « La Fosse aux serpents ». Ce sont des films commerciaux comme les autres, tirés d'œuvres littéraires comme la plupart des films. Des spécialistes autorisés ont souligné dans cette revue l'escroquerie scientifique, la mystification de tels films ; par exemple la grossièreté des rôles dans « La Maison du docteur Edwards » ou le caractère artificiel et incomplet du diagnostic dans « La Fosse aux serpents ».

Il ne s'agit donc pas ici seulement d'exercice illégal de la médecine mentale.

DE quoi s'agit-il ? D'abord d'une diffusion organisée, d'une exposition publique de la folie. Aurait-on l'idée, dans une société normalement constituée, de présenter au Grand Palais une exposition d'ulcères et de tumeurs ? Je ne crois pas. C'est pourtant ce que des entreprises américaines font quotidiennement dans notre pays.

On sait l'influence qu'exercent, sur la délinquance infantile, les journaux illustrés à gangsters et surhommes. On se doute, sans être grand spécialiste, que l'exemple romancé de l'aliénation mentale ne peut contribuer à rendre plus normaux des gens que la fatigue ou la misère rendent irritables ou nerveux.

Si les films de gangsters répandent par l'exemple l'usage de la violence, les films d'aliénés vantent indirectement les bienfaits de l'inconscience et de l'irresponsabilité. A nous montrer tant d'assassins, on voudrait nous faire croire que l'on n'est pas un homme si l'on n'est pas capable, un jour, de tuer quelqu'un. A force

(Suite page 12.)

François CHALAISS critique cinématographique à « Carrefour » :

Et s'il me plaît à moi d'être taré...

Il faut en prendre son parti : il n'y a pas d'art qui ne soit nuisible du point de vue social, ou bien alors il ne s'agit plus d'un art. L'art est un phénomène particulièrement séduisant qui développe chez l'homme de dangereux sentiments tels que l'amour du beau, la joie égoïste d'exceller, le besoin de convaincre, voire celui d'être convaincu, toutes passions répréhensibles dans un monde où les grands problèmes sont l'augmentation du prix des transports et aussi savoir si nos enfants auront encore le temps d'avoir des enfants. Le cinéma étant l'art le plus répandu, j'en conclus qu'il est le plus néfaste. Si vous ne voulez pas que le cinéma américain, français ou russe, détourne les esprits, supprimez le cinéma. Il n'y a pas d'autre solution. Maintenant, si vous ne pouvez vous y décider (on a, comme ça, des sentiments qui empêchent des tas de prises de Basile), il vous faut accepter d'être pourris. Personnellement, il y a longtemps que j'ai fait mon choix : j'aime mieux les gouvernements pourris que les gouvernements forts, parce qu'on a au moins une chance que les premiers vous « fousent la paix » ; j'aime mieux le cinéma, avec tous ses inconvénients, que l'absence de cinéma. Je sais que c'est très mal.

Cette parenthèse n'est pas aussi inutile qu'elle en a l'air. Elle signifie — puisqu'on me demande mon avis — que la fausse psychanalyse dont nous abreuvent le cinéma hollywoodien ne me gêne que lorsque le film est mauvais. On peut me raconter les pires sortes, si c'est Hitchcock qui me les présente, j'y prends du plaisir. Je ne crois pas en Dieu. Mais un film dont Dieu est le centre et la raison m'intéresse si son réalisateur a du talent. Je ne suis pas communiste, mais une œuvre soviétique qui bouleverserait les règles du cinéma aurait mon adhésion. Je suis persuadé du bien-fondé de la psychanalyse (pas celle de Hollywood — l'autre) mais un film rempli de cabots en blouse blanche (hygiène d'abord), qui diraient les plus absurdes énigmes, ne m'empêche pas de dormir — surtout pendant que le film est projeté.

Bien sûr, il n'y a pas que mon problème personnel, s'il me plaît à moi d'être un individu taré, ou (en d'autres termes) si je me sens assez équilibré pour supporter l'assaut de la bêtise, c'est mon affaire. Il y a les autres, les anges sans gardiens dont la maléficence du sort a fait nos contemporains. Là, en effet, j'imagine que l'action de certains films peut être désastreuse. Désastreusement d'abord parce que des gens croirent avoir appris quelque chose alors qu'ils n'avaient fait que reculer un peu plus les bornes de leur médiocrité. Et ensuite parce que ce bizarre enseignement indirect permet tous les relâchements puisqu'il les excuse : le criminel qui éventre six personnes, il sait qu'il n'est pour rien puisqu'un film lui a appris que c'était la faute d'une chute faite par lui à l'âge de quatre ans, etc. En somme, j'admets la ciné-psychanalyse parce qu'elle a donné au film, très souvent, un remarquable ressort dramatique. Je la désapprouve dans la mesure, malheureusement fréquente, où le public n'est pas capable de discerner le bien du mal. Il n'était déjà pas capable de discerner un bon film d'un mauvais.

(Suite page 12.)

les Films de la Semaine

MILLIONNAIRES D'UN JOUR : Un remède pour cafardeux d'un soir. (Fr.)



Réal. André Hunebelle. Scén. : Alex Joffé. Adapt. Dial. : Jean Halain. Intérp. : Gaby Morlay, Georges Marchal, Yves Deniaud, Gabriel, Bernard La Jarrige, Pierre Larquey, Ginette Leclerc. Images : Marcel Grignon. Montage : Jean Feyte. Mus. : Jean Marion. Prod. : R. G. Forget. Prod. : P.A.C. et S. N. Pathé-Cinéma 1949.

sonnel des établissements et côtoyer les médecins dévoués et instruits.

Oui, il faut que tout cela se sache et se sache bien.

Or, comme nous en informe cette enquête, il existe un organisme, l'AICS.

POUR nous, journalistes, ce film est bien rassurant. Car il nous permet de penser que, au moins, nous laissons passer une erreur ou une coquille, ce peut être l'occasion pour nos lecteurs d'une sympathique aventure.

Le contraire que personifie, dans *Millionnaires d'un jour*, Bernard La Jarrige, en se trompant dans la transmission des résultats de la Loterie Nationale, a en effet provoqué finalement plus de bonheur que de déception. Et les quatre sketches imaginés par Alex Joffé et Jean Halain sur ce thème sont bien près de nous en convaincre.

S'ils y parviennent, d'ailleurs, ce n'est pas grâce à un déploiement de subtilités métaphysiques ou à l'accumulation de tests psychanalytiques, mais plutôt par la bonne humeur ironique et légère qui ne cesse d'y régner.

Qu'il soit question du cocher guéri de sa neurasthénie (Yves Deniaud), du vieux ménage retrouvant l'amour (Gaby

Morlay et Jean Brochard), des gâteries s'ancantissant mutuellement (Pierre Brasseur, Ginette Leclerc, André Valmy) ou du doyen des Français (Larquey) semant le bonheur autour de lui, chacun de ces cas est traité avec une fantaisie délibérée qui fait plaisir. Et que vous laissez la surprise du gag final qui est une véritable trouvaille.

Peut-être peut-on reprocher à tout cela de s'écartez un peu trop du sujet (14 millions faussement gagné) et d'exploiter chaque idée avec une complaisance un peu appuyée, sensible notamment dans les sketches de Larquey. Le rythme en souffre évidemment, mais les dialogues sont heureusement suffisamment étoffés pour que notre sourire ne nous abandonne qu'à de très rares instants. Et les enchaînements sont suffisamment rapides pour que ne s'étirent pas les scènes du tribunal qui n'ont en elles-mêmes aucun intérêt.

La réalisation fort honorable d'André Hunebelle, assisté d'Yves Clampl, contribue à donner à ce film son caractère aimable qui en fait un excellent spectacle divertissant. Et une distribution exceptionnelle — dont se détachent Pierre Brasseur, Larquey et Jean Brochard — sait tirer de situations parfois un peu inconvenantes parti tel qu'on sort de la tout amusé, et persuadé (ce qui est souvent, à l'heure actuelle, d'un gros appoin moral) qu'effectivement, l'argent ne fait pas le bonheur.

Jean NERY.

POUR nous, journalistes, ce film est bien rassurant. Car il nous permet de penser que, au moins, nous laissons passer une erreur ou une coquille, ce peut être l'occasion pour nos lecteurs d'une sympathique aventure.

Le contraire que personifie, dans *Millionnaires d'un jour*, Bernard La Jarrige, en se trompant dans la transmission des résultats de la Loterie Nationale, a en effet provoqué finalement plus de bonheur que de déception. Et les quatre sketches imaginés par Alex Joffé et Jean Halain sur ce thème sont bien près de nous en convaincre.

S'ils y parviennent, d'ailleurs, ce n'est pas grâce à un déploiement de subtilités métaphysiques ou à l'accumulation de tests psychanalytiques, mais plutôt par la bonne humeur ironique et légère qui ne cesse d'y régner.

Qu'il soit question du cocher guéri de sa neurasthénie (Yves Deniaud), du

vieux ménage retrouvant l'amour (Gaby

Morlay et Jean Brochard), des gâteries s'ancantissant mutuellement (Pierre Brasseur, Ginette Leclerc, André Valmy) ou du doyen des Français (Larquey) semant le bonheur autour de lui, chacun de ces cas est traité avec une fantaisie délibérée qui fait plaisir. Et que vous laissez la surprise du gag final qui est une véritable trouvaille.

Peut-être peut-on reprocher à tout

cela de s'écartez un peu trop du sujet (14 millions faussement gagné) et d'exploiter chaque idée avec une complaisance un peu appuyée, sensible notamment dans les sketches de Larquey. Le rythme en souffre évidemment, mais les dialogues sont heureusement suffisamment étoffés pour que notre sourire ne nous abandonne qu'à de très rares instants. Et les enchaînements sont suffisamment rapides pour que ne s'étirent pas les scènes du tribunal qui n'ont en elles-mêmes aucun intérêt.

La réalisation fort honorable d'André Hunebelle, assisté d'Yves Clampl, contribue à donner à ce film son caractère aimable qui en fait un excellent spectacle divertissant. Et une distribution exceptionnelle — dont se détachent Pierre Brasseur, Larquey et Jean Brochard — sait tirer de situations parfois un peu inconvenantes parti tel qu'on sort de la tout amusé, et persuadé (ce qui est souvent, à l'heure actuelle, d'un gros appoin moral) qu'effectivement, l'argent ne fait pas le bonheur.

Jean NERY.

POUR nous, journalistes, ce film est bien rassurant. Car il nous permet de penser que, au moins, nous laissons passer une erreur ou une coquille, ce peut être l'occasion pour nos lecteurs d'une sympathique aventure.

Le contraire que personifie, dans *Millionnaires d'un jour*, Bernard La Jarrige, en se trompant dans la transmission des résultats de la Loterie Nationale, a en effet provoqué finalement plus de bonheur que de déception. Et les quatre sketches imaginés par Alex Joffé et Jean Halain sur ce thème sont bien près de nous en convaincre.

S'ils y parviennent, d'ailleurs, ce n'est pas grâce à un déploiement de subtilités métaphysiques ou à l'accumulation de tests psychanalytiques, mais plutôt par la bonne humeur ironique et légère qui ne cesse d'y régner.

Qu'il soit question du cocher guéri de sa neurasthénie (Yves Deniaud), du

vieux ménage retrouvant l'amour (Gaby

Morlay et Jean Brochard), des gâteries s'ancantissant mutuellement (Pierre Brasseur, Ginette Leclerc, André Valmy) ou du doyen des Français (Larquey) semant le bonheur autour de lui, chacun de ces cas est traité avec une fantaisie délibérée qui fait plaisir. Et que vous laissez la surprise du gag final qui est une véritable trouvaille.

Peut-être peut-on reprocher à tout

cela de s'écartez un peu trop du sujet (14 millions faussement gagné) et d'exploiter chaque idée avec une complaisance un peu appuyée, sensible notamment dans les sketches de Larquey. Le rythme en souffre évidemment, mais les dialogues sont heureusement suffisamment étoffés pour que notre sourire ne nous abandonne qu'à de très rares instants. Et les enchaînements sont suffisamment rapides pour que ne s'étirent pas les scènes du tribunal qui n'ont en elles-mêmes aucun intérêt.

La réalisation fort honorable d'André Hunebelle, assisté d'Yves Clampl, contribue à donner à ce film son caractère aimable qui en fait un excellent spectacle divertissant. Et une distribution exceptionnelle — dont se détachent Pierre Brasseur, Larquey et Jean Brochard — sait tirer de situations parfois un peu inconvenantes parti tel qu'on sort de la tout amusé, et persuadé (ce qui est souvent, à l'heure actuelle, d'un gros appoin moral) qu'effectivement, l'argent ne fait pas le bonheur.

Jean NERY.

POUR nous, journalistes, ce film est bien rassurant. Car il nous permet de penser que, au moins, nous laissons passer une erreur ou une coquille, ce peut être l'occasion pour nos lecteurs d'une sympathique aventure.

Le contraire que personifie, dans *Millionnaires d'un jour*, Bernard La Jarrige, en se trompant dans la transmission des résultats de la Loterie Nationale, a en effet provoqué finalement plus de bonheur que de déception. Et les quatre sketches imaginés par Alex Joffé et Jean Halain sur ce thème sont bien près de nous en convaincre.

S'ils y parviennent, d'ailleurs, ce n'est pas grâce à un déploiement de subtilités métaphysiques ou à l'accumulation de tests psychanalytiques, mais plutôt par la bonne humeur ironique et légère qui ne cesse d'y régner.

Qu'il soit question du cocher guéri de sa neurasthénie (Yves Deniaud), du

vieux ménage retrouvant l'amour (Gaby

Morlay et Jean Brochard), des gâteries s'ancantissant mutuellement (Pierre Brasseur, Ginette Leclerc, André Valmy) ou du doyen des Français (Larquey) semant le bonheur autour de lui, chacun de ces cas est traité avec une fantaisie délibérée qui fait plaisir. Et que vous laissez la surprise du gag final qui est une véritable trouvaille.

Peut-être peut-on reprocher à tout

cela de s'écartez un peu trop du sujet (14 millions faussement gagné) et d'exploiter chaque idée avec une complaisance un peu appuyée, sensible notamment dans les sketches de Larquey. Le rythme en souffre évidemment, mais les dialogues sont heureusement suffisamment étoffés pour que notre sourire ne nous abandonne qu'à de très rares instants. Et les enchaînements sont suffisamment rapides pour que ne s'étirent pas les scènes du tribunal qui n'ont en elles-mêmes aucun intérêt.

La réalisation fort honorable d'André Hunebelle, assisté d'Yves Clampl, contribue à donner à ce film son caractère aimable qui en fait un excellent spectacle divertissant. Et une distribution exceptionnelle — dont se détachent Pierre Brasseur, Larquey et Jean Brochard — sait tirer de situations parfois un peu inconvenantes parti tel qu'on sort de la tout amusé, et persuadé (ce qui est souvent, à l'heure actuelle, d'un gros appoin moral) qu'effectivement, l'argent ne fait pas le bonheur.

Jean NERY.

PAILLASSE: L'opéra bat la campagne. (Italien doublé.)



Réal.: Mario Costa, Scén.: A.G. Maiano, Mario Costa, Carlo Castelli, d'ap. l'opéra « Pailasse » de Leoncavalo. Intérp.: Tito Gobbi, Gina Lollobrigida, Afro Pogi, Filippo Morucci. Images: Mario Bava. Prod.: Itala Film. 1948.

À PRÈS *Rigolletto* et quelques autres opéras, tournés textuellement sur leur scène habituelle, voici l'opéra tourné textuellement dans des décors naturels (ou reconstitués en studio).

Cette expérience-ci, pas plus que l'autre, ne ressortit à proprement parler au cinématographe et s'adresse aux amoureux.



Gina Lollobrigida et Tito Gobbi.

teurs de lyrique pluot qu'aux spectateurs de films.

C'est de l'imprimerie, qui étend le cercle des privilégiés admis à voir et à entendre Tito Gobbi et ses pairs, et qui, accessoirement, approche et cadre la gorge généreuse et palpitable des cantatrices avec une précision dont sont incapables les meilleures jumelles.

Dans le cas présent, c'est aussi du cercle de la vache, augmenté d'une machinerie plus habile encore aux transformations que celle du Châtelet, et qui se nomme le découpage cinématographique. Et c'est bien là qu'est le point faible, en même temps que l'originalité et l'audace de l'entreprise.

Dans le cadre conventionnel des planches et de la toile peinte, l'opéra filmé est une formule d'édition à grand tirage qui se défend. Tout se tient: les conventions du décor et celles du procédé.

Dès lors que l'action est extraite du théâtre et transposée dans de vrais paysages, sous un vrai ciel où passent de vrais oiseaux, il lui faudrait d'autres moyens d'expression, accordés à cette authenticité. A l'opéra filmé devrait être substituée l'adaptation cinématographique. Or ce n'est pas le cas ici. Et le réalisme du décor fait éclater le ridicule d'usages qui ne sont légitimes que sur une scène: le jeu emphatique des acteurs et la narration sans un seul mot parlé.

L'aïeuvre de ce déséquilibre est d'ailleurs contenu dans les sous-titres français qui ne traduisent pas les contre-ut échangés, mais en donnent un résumé descriptif.

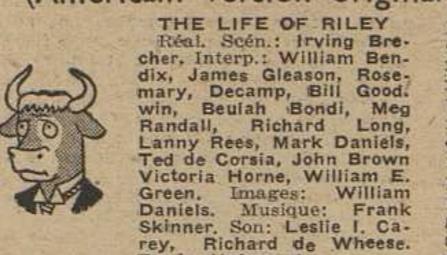
Et il faut encore ajouter que ce film qui spécifie sur les ensembles rutinants et la beauté des sites naturels, souffre d'une assez mauvaise photographie (ou d'un mauvais tirage). Que le rapport entre les sons qui sont sa raison d'être et les bouches d'où ils sont censés émaner n'est pas toujours évident.

Jean THEVENOT.



Decamp, Rosemary et William Bendix.

UNE FAMILLE TOUTE SIMPLE : un peu trop (Américain version originale)



THE LIFE OF RILEY
Réal.: Irving Brecher. Intérp.: William Bendix, James Gleason, Bill Goodwin, Beulah Bondi, Meg Randall, Richard Long, Lanny Rees, Mark Danton, Tom Conroy, Jim Brown, Victor Horne, William E. Green. Images: William Daniels. Musique: Frank Skinner. Son: Leslie I. Carey, Richard de Wheese. Prod.: Universal.

Le titre français n'a rien à voir avec le titre américain. A-t-on voulu faire entendre qu'il s'agit là d'une famille ? Ou plutôt parle-t-on de la famille ? Dans les deux cas, cela ne signifie pas grand-chose, car cette famille n'est ni particulièrement typique ni tellement compliquée.

Il s'agit là d'une comédie américaine bien classique et pas si loufoque qu'en la voudrait. Un brave ouvrier sans ca-

pacités monte en grade parce que le fils du magnat de l'aviation veut épouser sa fille. Le fils du patron veut épouser la fille de l'ouvrier parce qu'il doit vingt-trois mille dollars et doit toucher un héritage le jour où il se mariera. Comme ce sont là de vilains sentiments, le mariage échoue à la dernière minute, les yeux du brave ouvrier se dessillent. Il prend conscience que sa machine à garder sa place au patron, il dit d'un air attendu: « Vous avez la plus belle vache à garder, lui, son usine d'aviation.

Le film n'est loufoque que par moments assez courts. On ne rit pas beaucoup et je crois que cela tient au fait que le comique est surtout verbal. Ceux qui ignorent l'anglais en profitent peu.

On trouvera quelque intérêt aux passages sur le pique-nique au bord de la mer, avec haut-parleurs, à la tirade sur l'assurance-vie, à l'inquiétude qui assègne la famille lorsqu'elle craint de perdre son logement.

William Bendix, qui ressemble à la fois à Spencer Tracy et à Sartorius à la fois, ne soulève jamais une grande hilarité.

Louis MONTANGE.

J'aime le cinéma qui exalte l'homme

(Suite de la page 10.)

de nous montrer des fous ou voudrait presque nous rendre honteux de ne pas avoir quelque bon complexe solidement née, digne de l'intérêt d'un grand psychanalyste !

Mais cette propagande par l'exemple a un autre but: la prolifération des complexes justifie l'existence d'un corps de « détectives mentaux », tout comme la multiplicité des criminels justifie le renforcement de l'Etat policier.

Comme le film de gangsters, le film psychanalytique poursuit donc un double but: désintégration de la conscience sociale des individus, renforcement de l'ordre établi.

Désintégration de la conscience sociale, en isolant chaque individu dans des problèmes sentimentaux personnels (quitté à les créer s'ils n'existent pas), en développant le sentiment d'inériorité, d'irresponsabilité, de culpabilité diffuse, en placant l'inconscient à l'origine de tous nos actes, etc...

Renforcement de l'ordre établi, en transformant chaque citoyen en malade virtuel, en démantant sa volonté, en le détournant, vers de faux problèmes, de la prise de conscience claire de la réalité sociale.

Après un tel travail préparatoire de l'esprit public, il sera plus facile d'expliquer sans craindre le ridicule (comme cela se fait déjà couramment aux Etats-Unis), que si l'on est mécontent de son sort, la faute n'en est pas à la société, mais à l'inconscient, ce pelé, ce galeux d'où provient tout le mal social; que, s'il existe des époux insatisfaits, des maniaques, des grévistes, des criminels, ou, plus simplement, des gens inquiets qui trouvent que tout ne va pas pour le mieux dans le meilleur des mondes, tout cela pourrait bien être la conséquence d'une griffe réçue le jour de votre première communion, ou d'un bléreau mal digéré il y a quelque vingt ou trente ans !

L'usage commercial du film psychanalytique joue donc sa partie dans le grand orchestre de la propagande américaine par l'image. Comme tant d'autres films d'apparence plus anodine, il est l'instru-

ment d'une politique de combat contre toute conscience de classe, et contre la liberté de conscience tout court.

Or, nous constatons que des formes assez nettement caractérisées de « propagande au service d'une puissance étrangère », que des œuvres visant aussi cyniquement à « porter atteinte au moral de la nation », ont toutes facilités pour s'exhiber sur nos écrans, alors que notre gouvernement actuel interdit la libre projection, ou la projection pure et simple, de films soviétiques qui, eux, montrent des gens sains d'esprit, exaltent le travail créateur et l'amélioration pratique de la condition humaine.

Sans doute n'imposera-t-on pas facilement le coca-cola au pays du vin, ni le culte de l'inconscient ou de l'obsession de la folie au pays des idées claires et distinctes. Mais ce sera dans la mesure où

nous lutterons contre ces films qui tendent en fait à désarmer, à « dénationaliser », à déixer, à démolir chaque spectateur pris isolément dans son fauteuil, en état de moindre défense. Nous devons lutter contre ces films et démasquer la mystification et l'escroquerie qu'ils représentent, parce qu'ils cherchent à leur manière à amoindrir la volonté d'une nation à qui l'on voudrait appliquer un régime de tutelle coloniale.

Et nous devons lutter aussi pour que le peuple français puisse mettre un jour sa force et son esprit créateur au service de l'ordre établi.

Et nous devons lutter pour que le peuple français puisse mettre un jour sa force et son esprit créateur au service de l'ordre établi.

Armand MONJO.

Et s'il me plaît à moi d'être taré...

(Suite de la page 10.)

En vérité, le problème posé n'est que la partie d'un problème beaucoup plus vaste. Il ne s'agit que d'un cas d'espèce qui ne saurait être résolu que par des mesures appropriées à chaque cas d'espèce. Il y a des enfants qui, à dix ans, lisent *Les Liaisons dangereuses* et qui, pour cela ne deviennent ni des obsédés sexuels, ni des assassins. Pour les préserver, la société a inventé quelque chose de très commode

François CHALAISS.

LISEZ CHAQUE SEMAINE :



le seul journal qui combat pour une radio libre et française au service de la vérité et de la Paix

PUBLIE ET COMMENTÉ
TOUS LES PROGRAMMES
TOUS LES JEUDIS

qui s'appelle les parents. La prospérité des fakirs, voyants et autres années saintes me paraît être un signe beaucoup plus grave de la créduité de nos contemporains. L'avenir nous garde d'un monde où l'on pourra dire: « Défense de faire des films pérnicieux ». Cela voudra dire que les autres ne seront pas faciles à réaliser non plus.

François CHALAISS.

P.S. — De votre enquête et des compes rendus d'une partie de la presse, il apparaît que le film américain de *Ted Tetzlaff*, *Une Incroyable Histoire*, serait l'exemple même de l'ouvrage bas et nuisible. Cette attitude m'étonne: ce film est le réquisitoire le plus violent que Hollywood ait tenté contre la forme même de perversité mentale que vous dénoncer, je crois même, réalisé par des techniciens non-américains, qui a été accueilli par la même presse par ce commentaire: « Le cinéma dénonce enfin ce curieux mode d'enseignement qui remplace l'alphabet par Rita Hayworth, le calcul par Tarzan et la philosophie par Al Capone. »

Le seul journal qui combat pour une radio libre et française au service de la vérité et de la Paix

PUBLIE ET COMMENTÉ
TOUS LES PROGRAMMES
TOUS LES JEUDIS

Al Capone. »

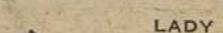
Malgré la collaboration d'une nombreuse équipe technique, il est bien rare qu'on réussisse à nous donner l'illusion du réel et que nous ayons l'impression d'assister au retour de quelque monstre préhistorique. On aurait pu espérer mieux, semble-t-il, d'une production qui porte les noms de John Ford et de Merian C. Cooper, spécialiste de l'exploration. Quant au réalisateur, Ernest R. Schoedsack, il ne peut s'empêcher que de faire sourire de l'imagination les adultes et d'arrêter les enfants. Si c'est à cela qu'il voulait arriver, ça réussit.

Quand à l'histoire, à laquelle prennent part la gracieuse Terry Moore et Ben Johnson, mieux vaut n'en pas parler. L'éducation que m'a donné mes parents m'interdit l'emploi de certaines ép

Créé pour épater des foules sans doute plus crédules que les nôtres, hideuse version d'une histoire de quatre sous à laquelle une moralisation sans génie et sans adresse interdirait d'intéresser une seule minute. Monsieur Joe pourrait bien être un monstre mort-né. C'est la grâce que nous nous souhaitons.

Jean NERY.

LADY TAKES A CHANCE : Far-West, humour et misogynie (Américain v.o.)



LADY TAKES A CHANCE
Réal.: William A. Seiter. Scén. origin.: J. O. Sverling. Dir.: Robert Ardrey. Intérp.: Jean Arthur, John Wayne, Charles Winninger, Phil Silvers, Imag.: Frank Redman. Mus.: Roy Webb. Prod.: R.K.O. 1943.

UN film assez inattendu de la part de Hollywood.

Lady takes a chance malmène, en effet, cette impératrice de l'Amérique: la femme.

En somme, c'est « Les jeunes filles à la sauce Far-West », ce qui se traduit dans ce pays frustre par la saine morale qu'il illustre. *Le Banni*: la meilleure femme ne vaut pas un bon cheval.

Ann Sheridan, Errol Flynn et Thomas Mitchell.

LA RIVIÈRE D'ARGENT : Un myth's digest (Am. v. o.)



SILVER RIVER.
Réal.: Raoul Walsh. Scén.: Stephen Longstreet, Harry Frank Jr. d'apr. un roman de Stephen Longstreet. Intérp.: Errol Flynn, Ann Sheridan, Thomas Mitchell, Bruce Bennett. Imag.: Sid Hickox. Mus.: Max Steiner. Prod.: Warner Bros.

des méchants, sans perdre à aucun moment de sa prestance, toujours aussi avantageux et invincible.

C'est un myth's digest.

Celui-là même dont on ne se lasse pas. Quand il réunit les qualités spécifiques du grand western. Si bousculé qu'il soit de conventions naïves et de réminiscences, ce film s'impose par son mouvement, son ampleur, sa brutalité qu'efface adroitement la musique de Max Steiner.

Raoul Walsh s'apparente ici à John Ford. Peut-être y fait-il même un peu trop penser. Mais c'est là un jeu où l'humour n'est pas depuis depuis *La Chevauchée fantastique*. Et cette parenté suggère des comparaisons qui ne sont pas dénuées d'intérêt.

Jean THEVENOT.

FÉERIE A MEXICO : de l'agréable confiserie (Am. v. o.)

HOLIDAY IN MEXICO.

Réal.: George Sidney. Scén.: Isobel Lennart d'ap. une histoire de William Kotzwinkle. Intérp.: Walter Pidgeon, José Iturbi, Roddy McDowall, Ilona Massey, Xavier Cugat, Hugo Haas, M. Rasumny, Harry Sinden, Torin Thatcher, Mariana Kosheva, Linda Stanton, Doris Lloyd, Rosita Martini. Images: Harry Stradling. Musique: George Stoll. Son : Douglas Shearer. Production: M. G. M.

C'EST une comédie du type « Technicolor-musical » avec tous les agréments et toutes les platiérités du genre. Les situations et les personnages

sont du déjà vu, les mouvements d'appareils dans des décors luxueux somptueusement photographiés sont ceux que nous connaissons depuis 42^e rue, mais pour qui aime les divertissements faciles, légers, chatoyants, *Féerie à Mexico* est un agréable passe-temps.

Le scénario ressemble à ceux que l'on écrit naguère en série pour Deanna Durbin. C'est « l'âge isolant » qui est le sujet de l'histoire. La jeune Christine, fille de l'ambassadeur des Etats-Unis à Mexico, est persuadée qu'elle aime pour la vie José Iturbi qui pourrait être largement son père. Elle se conduit avec lui comme une jeune vierge éprouvée jusqu'un jour où Iturbi, séduit par le père de Christine, s'aperçoit avec effroi qu'il est l'objet de la partie d'une gamine d'un amour éternel.

Tout rentre finalement dans l'ordre et le jeune Stanley, un garçon de dix-huit ans qui fume la pipe comme un crâne et qui presse tendrement Christine sur son cœur, fera, un peu plus tard, un excellent mari pour la petite fille qui a voulu jouer un peu trop tôt à la dame.

Jane Powell est gentille en Christine. Elle chante bien aussi, tout comme Deanna il y a dix ans. Walter Pidgeon (l'ambassadeur) joue bien. Garry Cooper et Torin Thatcher (M. Karpashy, une comtesse hongroise) à beaucoup de grâce et de distinction. José Iturbi joue du piano et son propre personnage, tandis que l'orchestre de Xavier Cugat répand sur cette agrable comédie une fine mousse de musique d'ambiance. Reddy Mac Dowall (Stanley) est très bon; il a tout juste est âgé où les garçons commencent à être amoureux des amies de leur mère.

Roger REGENT.

LE CARNET du CLUB TROTTER



RIEN DE PLUS AGREABLE à faire que cette « Revue de presse » mensuelle (du moins je voudrais-te jelle) telle, si l'actualité, trop souvent, ne m'obligeait à en différer la publication) de ces deux derniers mois. C'est à ce point que nous nous sommes égarés dans l'abondance de films qui sont devenus à nos yeux une sorte de débâcle. Cela n'a pas toujours été à nos yeux, mais nous espérons mettre dans un film un aspect de cette complexité de la vie, du mystère de l'homme et du malice, des jolies fois j'aurais que l'envie de faire un long cauchemar dans lequel je me sentirai peut-être un peu mal à l'aise.

Et pourtant, dans nos deux derniers mois, nous nous sommes égarés dans l'abondance de films qui sont devenus à nos yeux une sorte de débâcle. Cela n'a pas toujours été à nos yeux, mais nous espérons mettre dans un film un aspect de cette complexité de la vie, du mystère de l'homme et du malice, des jolies fois j'aurais que l'envie de faire un long cauchemar dans lequel je me sentirai peut-être un peu mal à l'aise.

Et pourtant, dans nos deux derniers mois, nous nous sommes égarés dans l'abondance de films qui sont devenus à nos yeux une sorte de débâcle. Cela n'a pas toujours été à nos yeux, mais nous espérons mettre dans un film un aspect de cette complexité de la vie, du mystère de l'homme et du malice, des jolies fois j'aurais que l'envie de faire un long cauchemar dans lequel je me sentirai peut-être un peu mal à l'aise.

Et pourtant, dans nos deux derniers mois, nous nous sommes égarés dans l'abondance de films qui sont devenus à nos yeux une sorte de débâcle. Cela n'a pas toujours été à nos yeux, mais nous espérons mettre dans un film un aspect de cette complexité de la vie, du mystère de l



les plus beaux portraits de PARIS

STUDIO Sinclair

22, RUE ROYALE
PARIS
OPERA 53-05

Gratuitement, votre portrait d'art !

Nous avons le plaisir de vous annoncer qu'à la suite d'un accord avec le STUDIO SINCLAIR, nous offrons, GRATUITEMENT, à tout lecteur prenant un abonnement d'un an à « L'ECRAN français » ou renouvelant son ancien abonnement, un magnifique portrait d'art format 9x12, dont les frais sont entièrement à notre charge.

A la réception du montant de votre abonnement nous vous enverrons un bon qui vous donnera droit

DE plus, le STUDIO SINCLAIR a bien voulu réservé une REMISE DE 20 % A TOUS NOS LECTEURS sur simple présentation du bon ci-contre. LE STUDIO SINCLAIR, 22, rue Royale, Paris, est ouvert tous les jours (sauf le dimanche), de 10 h. à 12 h. et de 14 h. à 19 heures.

Afin d'éviter toute attente, il est préférable de prendre rendez-vous par téléphone : OPERA 53-05.

BON - VEDETTE
de
L'ECRAN français
donnant droit à
20 %
de remise au Studio
Sinclair

JAN CHAPELIER DE GRANDE CLASSE



■ « FRENCH ». Le plus parisien des bérets. Feutre véritable ou taupe : 1.000 francs.
■ LA COLLECTION JAN présente un choix unique de créations en feutre véritable ou en taupe toutes teintes. Prix de 1.000 à 4.000 francs suivant modèle.

JAN

Chapelier de grande classe

14, RUE DE ROME, PARIS
(Près Gare Saint-Lazare — Face Cour de Rome)
ET 10, RUE PARADIS, MARSEILLE

NAHMIAS

NOS PETITES ANNONCES

■ Si vous cherchez du travail.
■ Si vous désirez un logement meublé ou non.

■ Si vous voulez vous défaire de votre bibliothèque ou de quelques belles pièces de collection cinématographique dans de bonnes conditions.

■ Si vous avez des besoins, utilisez les PETITES ANNONCES de l'ECRAN français.

Les demandes d'insertion doivent être adressées à « L'ECRAN français », 18, rue du Croissant, Paris-2^e, accompagnées de leur montant (34 lettres, 24 signes ou espaces pour une ligne).

Les réponses pour les annonces domiciliées au journal doivent être envoyées à « L'ECRAN français », 18, rue du Croissant, Paris-2^e, sous double enveloppe cachetée, timbrée à 15 francs avec le numéro au crayon.

APPARTEMENTS
La ligne : 95 francs.

ECHANG. app. 2 pièces, cuisine, w.c., ch. bonne, cave, téléph. quart. Saint-Germain-des-Prés, cte app. 3, 4 p. ou atelier, 6 p. rive g. ou centre. Ecrire. Rédaction Ecran français, 10, rue Vézelay, Paris (8^e) n° 3015.

Echang. bdt at. art. ch. s. de b. loggia. Chauf. central. 6 p. ét. acc. loger mod. contre 3-4 p. claires 7^e arr. de préf. ou 14^e, 6^e. Ecrire rédaction Ecran français, 10, rue Vézelay (8^e) n° 3016.

Toutes nos excuses...

COURS ET LEÇONS
La ligne : 85 francs.

Licence es-lettres D.E.S.C.A. enseign. 2^e d. Prép. p. correspondance gratuite en cas d'échec. Notice grat. n° 901, contre timbre P.C.L.L., 7, rue de Cléry — PARIS-2^e.

DIVERS
La ligne : 95 francs.

Lect. Ecran français rec. 135 premiers numéros. Faire offre à rédaction, 10, rue Vézelay, Paris (8^e).

Groupe 1, poètes ch. cam. Lit. Théâ. Ecr. ROZAY, 22, boulevard St-Marcel, Paris-5^e. Echang. patins à glace point. 42 contre 38. Suc. vend. Pour tous renseignements, écr. Ecran français, 10, rue Vézelay.

VENTE
La ligne : 85 francs.

A vend. mach. écr. port. Hermès-Baby, clav. univ. Très b. ét. Sadr. rédaction Ecran français, 10, rue Vézelay (8^e).

De nouveaux studios seront construits à Moscou

DE nouveaux studios seront construits à Moscou. Quarante films en couleurs de long métrage y seront tournés annuellement.

Les nouveaux studios comprendront des logements pour les acteurs et les techniciens.

Erreurs et pas de clerc

M. Luc Haessart, directeur général du Séminaire des Arts (belges), nous signale fort aimablement que le congrès international d'art sur l'avenir aura lieu à Bruxelles, au printemps des Beaux-Arts du 19 au 22 février et non à Ostende, comme l'annonçait notre correspondant... bruxellois...

Par ailleurs, troublés sans doute par le visage de « La Belérine » Violante Verdy, certains ont, la semaine dernière, écrit, dans la légende de sa photo, que le film de Ludwig Berger était photographié par Million, alors qu'il l'est par Robert Lefèvre, tandis que le décorateur Robert Guy se voyait attribuer le prénom d'André. excus...

Chez nos confrères

Il nous semble intéressant de signaler que la revue « La Technique Cinématographique » (Wag. 35-72) publie chaque trimestre un accrocheur numéro de janvier, un tour d'horizon succinct des nouveautés techniques réalisées dans le monde au cours de l'année écoulée, ainsi qu'un tableau récapitulatif des 107 films tournés en France en 1938, avec commentaire sur la production et les problèmes corporatifs du cinéma.

Cette revue publie également dans chaque numéro des extraits des critiques des films sélectifs dans la presse parisienne, dont les contradictions ou concordances sont souvent amusantes, parfois déconcertantes, mais toujours instructives.

Le Directeur-Gérant : René BLECH.

Société Nationale des Entreprises de Presse IMPRIMERIE CHATEAUDUN, 14



Par Cécile CLARE



HABILLÉE PAR RÉGINE LUTÈCE GINETTE BAUDIN LA PASSIONNÉE OSCILLE ENTRE 1830 ET 1900

Aux champs...

GINETTE BAUDIN est une romantique égarée dans la métallique forêt du demi-vingtième siècle... Elle voudrait s'habiller, à la fois, comme Rodolphe et Mimi ou, à défaut, comme les belles empanachées qui fréquentaient le Maxim's, aux environs de 1900. Elle adore les « froufrous », les dentelles frissonnantes, les bas noirs, les fourrures opulentes, les bijoux scintillants... Elle a énergiquement refusé de faire couper ses cheveux... Elle porte des chapeaux sur lesquels brillent les étoiles de strass, elle aime enfourir ses mains dans la somptueuse mousse argentée des beaux reards...

Dans *La Voyagene inattendue*, où elle est l'orageuse amie et modèle du photographe d'art Georges Marchal, elle campe sans effort un rôle difficile : celui d'une jeune femme jouant la comédie burlesque d'une passion intéressée.

Ginette Baudin déclare volontiers qu'elle ne veut pas jouer seulement la « comédie de la passion ».

— J'ai un tempérament dramatique... Dieu sait si je n'aime pas le drame dans la vie de tous les jours, mais sur un plateau...

... Sur un plateau, elle aimerait donner la mesure de ce tempérament, on la comprend...

C'est Régine Lutèce qui habille Ginette Baudin. Les créations sont audacieuses et charmantes, essentiellement féminines : l'étoffe docile épouse les courbes du buste et des hanches et révèle la grâce des mouvements...

L'Ecole d'Art Dramatique Julien BEAUMEAU est installée, 2, rue de l'Elysée, PARIS-8^e. Les cours auront lieu les Mardi, Jeudi et Samedi, de 9 à 12 heures



C'est dans cette robe de tulle et satin blancs, créée par Madeleine Vramant, que Miss France 1950 a fêté son élection.

Lettres de beauté

LA douceur anormale de l'hiver, chères lectrices amies, a fait fleurir hâtivement quelques friboluses fleurs printanières et les coquettes, suivant cet exemple charmant, ont déjà éclairé leurs sombres robes d'hiver à l'aide de ces blancs colifichets d'organza ou de piquet qui sont autant de timides sourires dédiés ou parfumés soi-même. Ainsi donc, en raison de ces accessoires légèrement prématués, le temps de l'hiver devient doux et il faut savoir, à quel point, nuancer d'or et de rose les teintes polis... Mais il s'agit avant tout de distinguer les tendres couleurs destinées à nous embellir. Connaissez-vous la rigoureuse harmonie d'une gamme de jardins ? Savez-vous s'ils conviennent à votre carnation particulière ? Avant de pourvoir à votre maquillage de printemps, faites débâlis sans retard votre harmonie des couleurs par Max Factor Hollywood. Nous tenons les questionnaires à votre disposition... Écrivez-nous...

CLORINDE.

Le film d'Ariane

Il y a des semaines où il ne se passe rien et d'autres où l'actualité surcharge oblige l'échotier à faire un choix judicieux et douloureux.

Et puis, il y a les semaines où les petites informations fourmillent, mais où l'on cherche vainement celle qui voudrait qu'on s'y arrêtât un peu longuement.

Il en est ainsi de cette semaine. Mes bien-aimées têtes de Turc habituelles ont été muettes et discrètes. M. Trichet n'a rien écrit. M. Dolbert a bu en Suisse, Martine Carroll est toute à son honneur conjugal. Et Hollywood n'a pas câblé la moindre information sur Corinne Calvay (ex-Calvet).

Nous allons donc nous contenter, si vous le voulez bien, de « cinéragoter » un peu à propos de quelques-unes des observations que j'ai pu faire au cours de mes déplacements et lectures.

Palmarès (bis)

À UPARAVANT, je voudrais cependant accuser réception à mon correspondant de Saint-Omer de la lettre qu'il m'a envoyée au sujet de l'écho intitulé *Palmarès*, dans lequel j'indiquais les majorations du prix des places accordées par l'administration pour certains films et je me hasardais, à l'aide de ses éléments, à dresser une liste des films considérés officiellement comme les meilleurs.

Mon aimable correspondant me fait remarquer que le critère unique suivi pour déterminer le pourcentage variable de la majoration de prix est celui de la durée de projection et en conclut qu'il est quelque peu tendancieux d'en tirer un classement qualitatif.

Ce détail ne m'avait pas échappé. Mais, c'est précisément parce que le fameux critère ne me semblait pas avoir été très scrupuleusement observé que je m'étais cru permis de pousser jusqu'à l'absurde la conclusion à tirer de la décision administrative.

A voir, en effet, *Hamlet* ne permet pas qu'une majoration de 50 pour cent, alors que *Mandrin* ou *La Belle Meunière* autorisent à augmenter les prix de 100 pour

cent, je ne pouvais croire que le « critère unique » avait été respecté de façon absolue.

D'où la déduction — évidemment un peu hâtive, mais surtout ironique — que j'avais livrée à la méditation de mes lecteurs. Et que je ne crois pas, en définitive, si fausse que ça...

Tiens, tiens, tiens !

AVANT de me livrer au petit jeu des petites nouvelles, je voudrais aussi marquer d'un caillou blanc l'article d'un de nos confrères corporatifs qui laisse entendre que, peut-être, les exploitants français seraient tentés de penser que la baisse du chiffre d'affaires des salles est imputable pour partie à l'insuffisance des programmes.

Oh ! sans doute n'en est-on encore qu'à incriminer la longueur de la séance, insuffisante, paraît-il, au gré de certains. Mais, de là à penser que la qualité du programme peut également avoir son influence, il n'y a plus qu'un tout petit pas à franchir.

Allons, il y a du bon ! On est enfin en train de se demander s'il suffit vraiment d'habiller deux portiers en hussards ou en hommes-orchestre pour que le public avale n'importe quoi. Et l'on se dit que non.

Il y a de l'espérance...

Caméragots

● Les cinémas de New-York multiplient les reprises de films vieux de plusieurs années. La même semaine, on comptait 48 salles affichant des films ayant de 2 à 10 ans et 27 salles qui proposaient des films plus vieux encore. Est-ce un avertissement à Hollywood ?

● Petites nouvelles de l'étranger sans commentaires : au Mexique on a projeté, au cours du premier semestre 1949, 123 films américains, 45 mexicains, 12 français, 10 anglais et 9 espagnols. En Hollande, les films projetés se répartissent comme suit :

77 pour cent américains, 9 pour cent an-

Croquis à l'emporte-tête

LOUIS JOURDAN

JUSTE au moment où on allait l'oublier, il réapparaît, juvénile, son visage un peu jaune, menu comme un citron. Il ne joue pas les séducteurs ténèbres, comme l'a annoncé une publicité facile : non, « Le Procès Paradine » est pour lui un rôle de composition, un rôle tendu, crispé, où il hurle son innocence devant le moutonnement des perques blanches des avocats. André Latour, domestique ennemi des femmes, que la femme de son maître aime jusqu'à la mort, ce personnage complexe d'homme traqué, ce n'est pas du tout son personnage dans la vie. Il doit le fabriquer, le composer, avec cette élégance qui lui est naturelle, mais un peu contracté comme quand un acteur étranger débute à Paris. « Le Procès Paradine », c'était ses débuts sur le marché mondial. Le verdict est favorable.

Louis Jourdan, que personne ne songerait à appeler autrement que Loulou, est un beau garçon méditerranéen avec le chic un peu compassé des jeunes gens de gravure de mode qui posent avec une raquette sous le bras. Il est très élastique dans sa démarche et dans ses gestes, il porte des vêtements un peu flottants, mais pas trop, juste ce qu'il faut pour n'avoir pas l'air préoccupé par les soucis d'ordre vestimentaire. A trente ans bientôt il est toujours l'adolescent aperçu sur la Croisette qui jouait si bien au volley-ball et dont la peau avait la couleur du pain croustillant.

Ce beau jeune homme romantique et sportif vient tout droit de cette époque brillante, troublante et troublée où le cinéma français s'exprimait en allusions poétiques, faute de pouvoir en faire d'autres. « La Comédie du Bonheur », chef-d'œuvre ignoré, « Le Premier Rendez-vous », souvenir de vacances, « L'Arlésienne », « Félicie Nanteuil », jusqu'au « Petites du Quai aux Fleurs »... Qui aurait dit que Loulou, si fragile et si nerveux, partait pour Hollywood tourner avec Hitchcock, ce chirurgien de la dialectique cinématographique, qu'il y réussirait et qu'il y demeurerait ?

Sa femme, Quique, est son complément nécessaire. Elle se dit son « ombre », elle fait plutôt l'effet d'être son rayon de soleil. Elle a de grands yeux marron, le visage écrasé et éclatant. Elle a contribué à la faire vivre là-bas si loin de la vie qu'il se faisait en France, elle l'a acclimaté, elle l'a adapté. Quand Loulou vient en France, il n'est plus tout à fait Jourdan, il est aussi Gendre, le fils de l'ancien propriétaire du Grand Hôtel de Cannes ; il connaît toute la Côte d'Azur et tous les gens qui l'habitent, une bonne partie du quartier des Champs-Elysées et de l'Etoile. Il sert et baise des mains, racé, sûr de soi, avec son soutire en coin de gamin averti. Séduisant comme un jeune ambassadeur.

LE MINOTAURE.

Grable, Heddy Lamar, Humphrey Bogart, Dennis Morgan et Frank Sinatra comme les acteurs les plus antipathiques (professionnellement parlant). A qui la palme chez nous ?

● Résultat de lectures : à Bruges, pour le Nouvel an, sur les sept cinémas de la ville, six passaient des films américains. Le septième donnait *La Vie privée d'Adolf Hitler* (revue et commentée — hélas ! — par M. Jean Marin), agrémentée d'un Laurel et Hardy. Par contre, à Trieste, sur 25 spectacles cinématographiques, 22 étaient de provenance américaine et 3 de provenance italienne. Pas un seul film français. Mais, en première page du journal, s'installait une photo de la nouvelle Miss France. Ce qui prouve qu'on ne se désintéresse pas, dans la ville libre, de ce qui se passe en France.

● Le Mexique se rend compte que le point faible de ses films, c'est le scénario. Aussi la Commission nationale de la Cinématographie vient-elle d'organiser, fort judicieusement, un concours de scénarios. Bonne idée.

● Il en coûte, paraît-il, 45 dollars aux amateurs américains qui possèdent un appareil de projection en 16 millimètres (ils sont nombreux), pour voir *Farrebique*. C'est-à-dire environ 18.000 francs. Voilà une preuve que le film de Rouquier est considéré comme « commercial » par les loueurs américains qui perdent rarement le nord. Qu'en pensent les « montreurs français » ?

● L'acteur américain Sir Cedric Hardwick va publier un deuxième volume de souvenirs qui sera intitulé « Sans prétention ». Ce sera la chronique cinématographique des quinze dernières années. L'auteur y ajoutera de larges extraits de sa volumineuse correspondance avec Bernard Shaw.

● La dernière trouvaille de Hollywood, c'est la bague pour orteils. Lancée par Maureen O'Hara, cette mode fait fureur sur les plages de Californie.

● Nous allons avoir bientôt en France le deuxième Prix Citroën. On se souvient qu'à l'occasion du dernier (décerné l'an dernier), certains grincheux avaient cru devoir se scandaliser. Les journalistes américaines, elles, se soucient peu de ces accès de colère. Elles viennent de désigner Betty



Si dans le N° précédent vous avez trouvé en p. 14 de **L'ÉCRAN FRANÇAIS** cette marque → **"ÉCRAN FRANÇAIS"**

Vous êtes l'un des 200 heureux qui pourront assister à la 2^e Projection-Témoin

DE COURTS METRAGES

organisée par **L'U.F.O.C.E.L.**

(Union française des Offices du Cinéma éducateur laïque)

avec le concours de **L'ÉCRAN français**

LE DIMANCHE 22 JANVIER, à 10 heures du matin

Au Studio PARNAFFE, 11, rue Jules-Chaplin - PARIS (METRO VAVIN)

PROGRAMME

RODIN (France).

LES PETITS MYSTÈRES DE PARIS. (France).

RYTHMES DE LA VILLE (Suède).

PACIFIC 231 (France).

REANIMATION DE L'ORGANISME (U.R.S.S.).

GAGNANTS

1. — CHAQUE MARQUE VOUS DONNE DROIT

A DEUX PLACES GRATUITES.

2. — Pour retirer vos places, présentez-vous avec votre N° marqué tous les jours ouvrables entre 9 et 18 heures (y compris le samedi), à

L'ÉCRAN FRANÇAIS

18, rue du Croissant, PARIS - 2^e

envoyez à cette adresse la marque reproduite ci-dessus accompagnée d'une enveloppe timbrée pour la réponse.

Mme A. BAUER-THEROND donne chaque jour, en son Studio, 21, rue Henri-Monnier (9^e), des leçons et cours d'art dramatique jusqu'à 20 heures. Les inscriptions sont reçues de 17 à 19 h. 30. Préparation au cinéma et au théâtre. Présentation régulière d'artistes au Théâtre de la Polinère. ODE. 90-94, de 12 h. à 18 heures.

COMMENT SE SERVIR de ce programme

Dans le choix de films que nous vous proposons, les titres sont suivis d'une lettre et d'un chiffre.

La lettre indique l'arrondissement et le chiffre le numéro du cinéma où est projeté le film dans la liste par arrondissement.

Reportez-vous à ces listes que vous trouverez en pages 2, 3 et 4 de ce programme.

*

Certains cinémas n'arrêtant le choix de leur programme que postérieurement à notre mise en pages, nous regrettons de ne pouvoir garantir l'exactitude de tous les programmes qui nous sont communiqués.

Arrachez-moi et pliez-moi en quatre ; je tiens dans votre poche

TOUS LES PROGRAMMES DES SPECTACLES PARISIENS

du 18 au 24 Janvier 1950

LES FILMS QUI SONT SORTIS CETTE SEMAINE :

Le Rue (Suéd.). Réal. Goesta Werner, avec Maj Britt, Peter Lindgren, Lord Byron (8*), (v.o.). Royal Hirsch, Méliès (9*). (d), Ritz (18*) (d). — Une Ame perdue (Am.). Réal. Lewis Allen, avec Ray Milland, Ann Todd, Geraldine Fitzgerald. Monte-Carlo (8*) (v.o.), Radio-Ciné-Opéra (9*) (d), Les Images (18*) (d). — En avant la musique (Am.). Réal. Busby Berkeley, avec Mickey Rooney, Judy Garland. Portiques (8*) (v.o.). — Fregola (Vien.). Réal. Harold Robbins, avec Marika Rökk, Siegfried Breuer. Palace (9*) (d). — La Revanche (Am.). Réal. Harold French, avec Deborah Kerr, Ralph Garson. Radio-Ciné République (11*) (v.o.). — Rome Express (Fr.). Réal. Christian Stengel, avec Hélène Perdrié, Jean Debucourt. Cinémonde Opéra (9*).

VOUS POUVEZ VOIR...

vos artistes favoris...

Fred Astaire : Mélodie du bonheur (C-4, F-25, G-10, 17, H-11, L-5, 7, 13, M-4, 5, 8, Q-7, 8, S-16).
Jean-Pierre Aumont : Hans le marin (E-13, F-11, H-14, K-20, M-12).
Ingrid Bergman : Jeanne d'Arc (D-22, E-4). Casablanca (E-14).
Pierre Blanchar : Carnet de bal (F-2). Docteur Laennec (S-13).
Bernard Blier : Monseigneur (D-5). Retour à la vie (O-6).
Humphrey Bogart : Le Caïd (F-18, G-2, 8, 13, 16, H-1, 6, I-4, L-4, 8, 10, M-15, 16, 21). Les Griffes jaunes (J-19). Casablanca (E-14).
Charles Boyer : Vengeance de femme (H-4).
Pierre Brasseur : Millionnaires d'un jour (A-7, D-18).
James Cagney : Johnny le vagabond (R-11). A chaque aube je meurs (M-9).
Maurice Chevalier : Le Roi (A-13, D-2, E-17, F-21). Le Silence est d'or (K-1).
Claudette Colbert : Les Anges de miséricorde (R-16).
Gary Cooper : Tuniques écarlates (O-4, P-4, S-15).
Joseph Cotten : Le Troisième homme (D-7, E-1, 30, N-9). Citizen Kane (A-2).
Bing Crosby : Mélodie du bonheur (C-4, F-25, G-10, 17, H-11, L-5, 7, 13, M-4, 5, 8, Q-7, 8, S-16).
Danielle Darrieux : Occupe-toi d'Amélie (A-8, E-10, K-6). Battement de cœur (Q-4).
René Dary : Suzanne et ses brigands (E-34, G-6, H-7, K-3, 15, M-17, N-8, P-1).
Claude Dauphin : Ainsi finit la nuit (L-9, M-18).
Danièle Delorme : La Cage aux filles (D-11, E-26). Gigi (E-7).
Jean Desaillly : Occupe-toi d'Amélie (A-8, E-10, K-6).
Sophie Desmarests : Le Roi (A-13, D-2, E-17, F-21).
Jacques Duamesnil : La Ferme des sept péchés (I-7).
Fernandel : L'Héroïque Monsieur Boniface (E-33, F-19, J-14, 25, 27, K-27, N-1).
On demande un assassin (K-21). La Fille du puitsatier (O-1).
Edwige Feuillère : L'Emigrante (P-7). Lucrèce Borgia (A-4).
Errol Flynn : Don Juan (D-24). La Rivière d'argent (E-11, 24, G-18, J-23).
Du sang sur la neige (E-12). Sabotage à Berlin (K-25).
Jean Fontaine : Rebecca (S-12).
Pierre Fresnay : Les Condamnés (D-9, F-4). Le Corbeau (J-2).
Daniel Gelin : Rendez-vous de juillet (D-3, 16).
Pariette Goddard : La Vengeance des Borgias (K-24, Q-2, 9). Tuniques écarlates (O-4, P-4, S-15). Les Anges de miséricorde (R-16).
Cary Grant : Allez coucher ailleurs (D-13, 15). Arsenic et vieilles dentelles (J-17).
Louis Jouvet : Retour à la vie (O-6).
Laurel et Hardy : Chefs d'îlot (K-8, M-11, 13, Q-12).
Fernand Ledoux : Monseigneur (D-5).
Vivien Leigh : Anna Karénine (B-2, 7, F-26, K-4, L-12, N-5, P-6, Q-13, 14, 15, R-9).
Frédéric March : Ma Femme est une sorcière (J-9).
Georges Marchal : La Voyageuse inattendue (D-12, E-15, 20, K-19).
Maria Montez : Hans le marin (E-13, F-11, H-14, K-20, M-12). Soudan (K-12).
Michèle Morgan : Première désillusion (G-7).
Robert Montgomery : La Mariée du dimanche (I-6).
Gaby Morlay : Millionnaires d'un jour (A-7, D-18).
Noël-Noël : Les Casse-pieds (E-28, H-9, I-3, J-15, K-26, Q-3, R-13, S-1, 5).
La Cage aux rossignols (N-2). Retour à la vie (O-6).
Laurence Olivier : Hamlet (B-5, 8, E-18, F-14, I-1, 12, R-2, S-10, 11, 17).
Rebecca (S-12).
François Périer : Le Silence est d'or (K-1).
Gérard Philippe : Tous les chemins mènent à Rome (I-11).
Micheline Presle : Tous les chemins mènent à Rome (I-11).
Raimu : La Femme du boulanger (R-19). L'Homme qui cherche la vérité (H-3).
La Fille du puitsatier (O-1).
Serge Reggiani : Au royaume des cieux (K-17). Retour à la vie (O-6).
Rellys : Tabusse (K-9, 16).
Ralph Richardson : Première désillusion (G-7). Anna Karénine (B-2, 7, F-26, K-4, L-12, N-5, P-6, Q-13, 14, 15, R-9).
Dany Robin : La Voyageuse inattendue (D-12, E-15, 20, K-19).
Madeleine Robinson : Les Frères Bouquinquants (E-2).
Viviane Romance : Maya (F-8, J-4, 10, 31).
Françoise Rosay : Jenny (F-16).
Tina Rossi : Marinella (R-14). Au son des guitares (L-6). Marlène (S-12). Le Soleil a toujours raison (K-2).
Raymond Rouleau : Mission à Tanger (I-2, K-18, Q-1).
Gaby Sylvia : Métier de fous (A-1). Mission à Tanger (I-2, K-18, Q-1).
Orson Welles : Le Troisième Homme (D-7, E-1, 30, N-9). Citizen Kane (A-2).

... vos réalisateurs préférés

Claude Autant-Lara : Occupe-toi d'Amélie (A-8, E-10, K-6).
Jacques Becker : Rendez-vous de juillet (D-3, 16).
Raymond Bernard : Maya (F-8, J-4, 10, 31).
Frank Capra : Arsenic et vieilles dentelles (J-17).
Marcel Carné : Jenny (F-16).

POUR TOUS LES GOUTS

AVVENTURES

AMÉRICAINS : Les Aventures de Don Juan (D-24).
SOVIETIQUE : Personne ne le saura (E-27).

BURLESQUES

FRANÇAIS : Jour de fête (R-6, 7, 12, S-3, 7, 8, 9). Branquignol (E-8).
AMÉRICAINS : Helzapoppin (E-6).

COMÉDIES

FRANÇAIS : Monseigneur (D-5). Millionnaires d'un jour (A-7, D-18). Le Roi (A-13, D-2, E-17, F-21). Occupe-toi d'Amélie (A-8, E-10, K-6). Rendez-vous de juillet (D-3, 16). Les Casse-pieds (E-28, H-9, I-3, J-15, K-26, Q-3, R-13, S-1, 5).

AMÉRICAINS : Allez coucher ailleurs (D-13, 15). Infidélité volonté (N-3).

ANGLAIS : Passeport pour Pimlico (D-4).

COMÉDIES DRAMATIQUES

FRANÇAIS : Gigi (E-7).

ANGLAIS : Première Désillusion (G-7).

DRAMES

FRANÇAIS : Maya (F-8, J-4, 10, 31). Tabusse (K-9, 16).

AMÉRICAINS : Citizen Kane (A-2).

ITALIEN : Voleur de bicyclette (R-4, 5).

FILMS HISTORIQUES

FRANÇAIS : La Ferme des Sept Péchés (I-7). Docteur Laennec (S-13).

AMÉRICAINS : Jeanne d'Arc (D-22, E-4).

ANGLAIS : Hamlet (B-5, 8, E-18, F-14, I-1, 12, R-2, S-10, 11, 17).

SOVIETIQUE : Le Serment (F-23).

FILMS MUSICAUX

AMÉRICAINS : La Mélodie du bonheur (C-4, F-25, G-10, 17, H-11, L-5, 7, 13, M-4, 5, 8, Q-7, 8, S-16). Parade aux étoiles (P-5).

ITALIEN : Pailasse (J-28).

POLICIERS

FRANÇAIS : Mission à Tanger (I-2, K-18, Q-1).

ANGLAIS : Le Troisième Homme (D-7, E-1, 30, N-9).

RAN français L'ECRAN français L'ECRAN français L'ECRAN français

THÉATRES

PAR ARRONDISSEMENT

Les adhérents de « Travail et Culture » et « Tourisme et Travail » bénéficient d'un taux réduit pour les théâtres précédés d'une **★**, par ailleurs, les théâtres acceptent les billets syndicaux sont signalés par un **●**. (Renseignements: 5, rue des Beaux-Arts (Tel.: ODE 71-63).

OPERA, place de l'Opéra (OPE. 50-70) : Le 18, 20 h. 30 : *Les Mirages* ; *Sephtor* ; *Divertissement*.

Le 20, 20 h. 45 : *Samson et Dalila*. — Le 21, 20 h. 15 : *Aida*. — Le 22, 14 h. : *Le Marchand de Venise*. —

Le 23, 20 h. : *Faust*.

OPERA-COMIQUE, place Boieldieu (RIC. 72-00) : Le 19, 20 h. 45 : *Mme Butterfly*. — Le 20, 20 h. 30 : *Ballets*. — Le 21, 21 h. : *La Traviata*. — Le 22, 14 h. 15 : *Les Contes d'Hoffmann*. — Le 22, 20 h. 45 : *La Tosca*. — Le 24, 20 h. : *Les Pêcheurs de perles*.

COMEDIE FRANCAISE, salle Richelieu, place du Théâtre-Français (RIC. 72-00) : Le 19, 20 h. 30 : *Othello*. — Le 20, 20 h. 45 : *Bérénice* ; *Le Pain de ménage*. — Le 21, 21 h. : *La Parisienne* ; *Le Plaisir de rompre*. — Le 22, 14 h. 30 : *Andromaque* ; *La Reine de rompre*. — Le 23, 20 h. 45 : *Le Jeu de l'amour et du hasard* ; *Le Jeu de l'amour*.

COMEDIE FRANCAISE, salle Luxembourg, place de l'Odéon (DAN. 58-59) : Le 19, 20 h. 45 : *L'Homme de cendres*. — Le 20, 20 h. 45 : *Aimer*. — Le 21, 20 h. 45 : *La Reine morte*. — Le 22, 14 h. 30 : *Le Roi* ; *Le Roi*, 21 h. : *Le Roi*.

CHAILLOT, théâtre Dunham, prolongé jusqu'au 29. — 19, 14 h. : *Hermann* ; 18 h. : *Hôpital d'orgue*. — 22, 14 h. 45 : *Ballets* ; *Katherine Dunham*. — 26, 14 h. : *Les Troyennes* ; *Un Caprice*. — 26, 17 h. 30 : *Cinéma*. — 29, 14 h. : *L'Hadite* vers 17 h. 45 : *Concerts Pasdeloup*.

AMBASSADEURS, 1, avenue Gabriel, Métro Concorde (ANJ. 97-60) : 19, 20 h. 45 : *Le Roi*, 21 h. : *Le Roi*.

AMBIGU, 2 ter, rue Saint-Martin, Métro République (BOT. 76-05) : 20, 20 h. 45 : *Dim.* et f. 15 h. 21 h. : *Rel. lundi*. — *Proch.* Le *Fauvette*.

ANTOINE, 14, boulevard de Strasbourg, Métro Strasbourg-Saint-Denis (BOT. 77-21) : 20, 20 h. 45 : *Dim.* et f. 15 h. : *Rel. mardi*. — *Le Petit Café* (B. Blier, M. Dubois).

ATELIER, place Dancourt (18^e), M^e Pigalle (MON. 49-24

21 h. : *Dim.* et f. 15 h. 20 h. 45 : *Rel. lundi*.

Le Roi des voleurs.

ATHENA, 1, place de l'Opéra, Métro Opéra (OPE. 82-28) : 21 h. : *Dim.* et f. 15 h. 20 h. 45 : *Rel. lundi*. — *Knock*.

BOUFFES-PARISIENS, 4, rue Monsigny, Métro Quatre-Séptembre (OPE. 87-94) : 21 h. : *Dim.* et f. 15 h. : *Rel. mardi*.

Ninie (E. Popesco, M. Teynac).

CARCINES, 39, boulevard des Capucines, Métro Madeleine (MON. 49-24) : 20, 20 h. 45 : *Dim.* et f. 15 h. : *Rel. mercredi*.

Sincrément (A. Cocteau).

CHARLES-DE-ROCHefORT, 64, rue du Rocher, M^e Saint-Lazare (LAB. 08-40) : 21 h. : *Dim.* et f. 15 h.

Autre soleil.

COMEDIE CHAMPS-ELYSEES, 15, av. Montaigne, M^e Alma-Marcuse (ELY. 37-63) : 21 h. : *Dim.* et f. 15 h. : *Rel. lundi*. — *La Demi-soule verte*.

COMEDIE WAGRAM, 4, bis, rue de l'Etoile, Métro Etoile (ETC. 52-32) : *Tous les 19 h. et sam. 20 h. 15 h. (en français)* : *Rel. mardi à 20 h. 30 et dim. 15 h. (en français)*.

La Dernière tourneur. — Le 20 : *Le don d'Adèle* (Gaby Syju).

DAUNOU, 7, rue Daunou, Métro Opéra (OPE. 64-30) : 21 h. : *Dim.* et f. 15 h. : *Rel. lundi*.

La Galette des Rois.

EDOUARD-VII, 10, rue Edouard-VII, Métro Opéra (OPE. 67-80) : 21 h. : *Dim.* et f. 15 h. : *Rel. mardi*. — *Un tramway nommé désir*.

GAITE-MONTPARNASS, 24, rue de la Gaîté, Métro Montparnasse (ODE. 53-50) : *Rel. jeudi*.

Le Sonate des Woyzeck.

GRAMONT, 30, rue de Gramont, Métro Richelieu-Drouot (RIC. 62-72) : 21 h. : *Dim.* et f. 15 h. : *Rel. lundi*.

La Chambre de pique.

GRAND-CHIQUET, 20, bis, rue Chaptal, Métro Pigalle (RIC. 82-24) : 20, 20 h. 45 : *Dim.* et f. 15 h. : *Rel. mardi*.

Pas d'orchidée pour Miss Blandish.

GYMNASIUM, 28, boulevard Bonne-Nouvelle, Métro Bonne-Nouvelle (BOT. 65-72) : 21 h. : *Dim.* 15 h. 45 : *Rel. lundi*.

Une Fennale libre.

HEBERTOT, 78, bis, boulevard des Batignolles, Métro Villiers (WAG. 86-03) : 21 h. : *Rel. vendredi* : *Les Justes*.

HUMOUR, 42, rue Fontaine, Métro Pigalle (RIC. 04-39) : 21 h. : *Dim.* et f. 15 h. : *Rel. lundi*.

Spectacle anglais.

LA BRUYERE, 5, rue La-Bruyère, Métro Saint-Georges (TRI. 76-91) : 21 h. : *Dim.* et f. 15 h. : *Rel. mardi*.

MADELEINE, 15, rue de Suresnes, M^e Madeleine (ANJ. 07-09) : 20, 20 h. 45 : *Dim.* et f. 14, 15 h. : *Rel. lundi*.

Chéri (V. Tessier, J. Marais).

MARIGNY, avenue Marigny, Métro Champs-Elysées-Clemenceau (ELY. 06-91) : *Rel. mercredi*.

Surprise de l'amour : *Les Fourberies de Scapin*.

Les 20, 21, 24, 20 h. 45 : *Le Bossu*. — Le 23, 20 h. 15 : *Hamlet*.

MATHURIN, 36, rue des Mathurins, Métro Havre-Cauvin (ANJ. 90-00) : 21 h. : *Dim.* et f. 15 h. : *Rel. lundi*.

Histoire d'amour.

MICHELE, 38, rue des Mathurins, M^e Havre-Cauvin (ANJ. 85-02) : 21 h. : *Dim.* et f. 15 h. : *Rel. lundi*.

Haut Parleurs.

MICHOUDIERE, 4, bis, rue de la Michaudière, Métro Opéra (OPE. 95-23) : 21 h. : *Rel. lundi*.

MONCHOU, 16, rue Monceau, Métro St-Philippe-du-Roule (WAG. 67-48) : 21 h. : *Dim.* et f. 15 h. : *Rel. lundi*.

Deux coqs vivaient en paix.

MONTPARNASS-GASTON BATY, 31, r. de la Gaîté, M^e Ed. Quinet (DAN. 89-90) : 21 h. : *Dim.* et f. 15 h. : *Rel. lundi*.

Nécessaire.

NOCTAMBULES, 7, r. de Chambon, Métro Pigalle (RIC. 42-24) : 21 h. : *Dim.* 15 h. : *Rel. lundi*.

Destin à vendre.

NOUVEAUTES, 24, boulevard Poissonnière, Métro Montmartre (BOT. 52-62) : 21 h. : *Dim.* 15 h. : *Rel. lundi*.

La Vie truite (F. Gravé, S. Flynn).

NOUVEAU, 55, rue de Cléchy, Métro Cléchy (TRI. 42-52) : 21 h. : *Dim.* et f. 15 h. : *Rel. mardi*.

Un Homme de Dieu.

PALAISS-ROYAL, 38, rue Montpensier, Métro Palais-Royal (RIC. 84-29) : 20 h. 45 : *Dim.* et f. 15 h. : *Except. Rel. mercredi*.

Les Surprises d'une nuit de notes.

PORTE-SAINT-MARTIN, 16, bd St-Martin, M^e Strasbourg-Saint-Denis (NOR. 37-53) : 21 h. : *Dim.* et f. 15 h. : *Rel. jeudi*.

Les Héritiers Bouchard.

POINCIER, 7, rue Louis-la-Grande, M^e Opéra (OPE. 54-74) : 21 h. : *Dim.* 14 h. : *Rel. jeudi*.

Les Maitres Nageurs (Y. Laffon, H. Villert).

RENAISSANCE, 19, r. de Bondy, Métro Strasbourg-Saint-Denis (BOT. 18-50) : 20 h. 30 : *Dim.* et f. 15 h. : *Rel. mardi*.

Littlon.

SAINT-GEORGES, 51, rue St-Georges, M^e St-Georges (TRU. 63-47) : 21 h. : *Dim.* et f. 15 h. : *Rel. jeudi*.

Miss Mabel (L. Pitoëff, R. Alexandre, J. Brochard).

SARAH-BERHARDT, pl. du Châtelet, M^e Châtelet (ARC. 95-85) : *La Dame aux Camélias*.

THEATRE DES CHAMPS-ELYSEES, 15, av. Montaigne, M^e Alma-Marcuse (ELY. 72-42) : *Rel. lundi*.

La Reine des vases.

PAR ARRONDISSEMENT

1^{er} et 2^{er} arrondissement. — BOULEVARDS — BOURSE.

1. CINEAC ITALIENS, 5, bd Ital. (M^e R-Drouot) RIC. 97-52 72-19 Métier du fous
2. CINECOP, 32, av. de l'Opéra (M^e Opéra) RIC. 97-52 72-19 Cendrillon Karine (v.o.)
3. CALIFORNIA, 5, bd Montmarte (M^e Montm.) RIC. 97-52 72-19 Escadrille des aigles (d)
4. CORSO, 27, boulevard des Italiens (M^e Opéra) RIC. 97-52 72-19 Lucifer Burgia
5. GAUMONT-THEAT', 7, bd Poiss. (M^e B.-Nouv.) RIC. 97-52 72-19 Le Procès Paradine (d)
6. IMPERIAL, 29, boul. des Italiens (M^e Opéra) RIC. 97-52 72-19 La Dernière charge (d)
7. MICHODIERE, 15, bd des Italiens (M^e R-Drouot) RIC. 97-52 72-19 Millionnaires d'un jour
8. MICHODIERE, 15, bd des Italiens (M^e R-Drouot) RIC. 97-52 72-19 Occupé-toi d'Amélie
9. PARISIANA, 27, bd Poissonnière (M^e Montm.) RIC. 97-52 72-19 Le Roi de Mexico (d)
10. REX, 1, bd Poiss. (M^e Montm.) RIC. 97-52 72-19 Les 72000 (d)
11. SEBASTOPOL CINE, 43, bd Sébast. (M^e Châtel) CEN. 97-52 72-19 A tout pêché miséricorde (d)
12. STUDIO UNIVERS, 21, av. l'Opéra (M^e Opéra) RIC. 97-52 72-19 La Vie brillante
13. VIVIENNE, 49, r. Vivien (M^e Rich.-Drouot) RIC. 97-52 72-19 Le roi

3^{er} arrondissement. — PORTE SAINT-MARTIN.

1. BERANGER, 49, rue de Bretagne (M^e Temple) ARC. 94-56 72-19 L'Agneau qu'en m'a donné
2. DEJAZET, 4, boul. du Temple (M^e Temple) ARC. 73-08 72-19 Anna Karenine (d)
3. MAJESTIC, 31, r. St-Martin (M^e S.-Denis) ARC. 70-80 72-19 Sculsicia (d)
4. PALAIS FETES, 8, r. Our (M^e Et-Marcel) ARC. 33-69 72-19 Le Jeune et la Mort (d)
5. PALAIS FETES, 8, r. Our (M^e Et-Marcel) ARC. 33-69 72-19 L'Escadrille des aigles (d)
6. PALAIS ARTS, 102, bd Sébast. (M^e St-Denis) ARC. 62-98 72-19 Anna Karenine (d)
7. PICARDY, 102, bd Sébastopol (M^e St-Denis) ARC. 62-98 72-19 Hamlet (d)

PANTHEON

13, rue Victor-Cousin - ODE 15-04

Permanent tous les jours de 14 à 24 h.
du 18 au 24 Janvier
REX HARRISON et LINDA DARNELL
dans un film de Preston Sturges
INFIDELMENT VOTRE (v.o.)

STUDIO PARNASSE

le cinéma des amateurs
(la meilleure salle spécialisée de Paris) - 11, rue J.-Chaplain (21, r. Bréa) 50 m. M^{me} Vavin. DAN 58-00

EN GRANDE EXCLUSIVITÉ jusqu'au 24 Janvier

Un programme d'une valeur exceptionnelle :
Festival du Film de Haute Montagne

avec les 2 chefs-d'œuvre du genre,

réalisés par Arnold Frank :

LA LUMIERE BLEUE (v. o.)

un grand classique du cinéma poétique

et du plein air

(par autorisation spéciale du Centre National de la Cinématographie Française)

Les lèvriers de la neige

EN DEBUT DE PROGRAMME :

Un court métrage français d'escalade

EN SOIRES (sauf sam. et dim.) : le fameux
«JEU des QUESTIONS» et les DEBATS PUBLICS

Soirées sem. : 21 h. Matinées : lundi, jeu. à 15 h.
Samedis : de 15 h. à 24 h. **PERMANENT**

Dimanches : de 14 h. à 24 h.

En semaine, TARIF REDUIT offert

1^{er} Aux membres de l'I.D.H.E.C. et des Ciné-clubs
(sur présentation de leur carte)

2nd Aux porteurs de la présente annonce, découpée
et présentée à la caisse.

« OBJECTIF 49 »

Samedi 21 Janvier, à 17 h. 30

LA PAGODE, 57 bis, rue de Babylone

GILDA (v. o.)

de Charles VIDOR

Inscription : 5, rue Sébastien-Bottin, 5. - Tél. : LIT 28-91

MUSÉE DU CINÉMA

CINÉMATHÈQUE FRANÇAISE

7, avenue de Messine, Paris (8^e)

CAR 07-26

Tous les soirs à partir de 18 h. 30

Cinquante ans de cinéma

18 JANVIER. - D.-W. Griffith : Le lys brisé (1919).

19 JANVIER. - R. Wiene : Le cabinet du Dr Caligari (1920).

20 JANVIER. - U. Gaï : Le Golem (1920).

21 JANVIER. - Sjostrom : La charrette fantôme (1920).

22 JANVIER. - E. Lubitsch : Sumurum (1920).

23 JANVIER. - C. Chaplin : Le gosse (1921).

24 JANVIER. - J. Feyder : L'Atlantide (1921).

CINE-CLUB CENDRILLON
dirigé par Sonika BO, présente chaque jeudi et chaque dimanche, à 14 h. 30, Salle du Musée de l'Homme, des films pour enfants, documentaires, dessins animés, etc...

RIVE GAUCHE

PAR ARRONDISSEMENT

(N)

- BOUL' MICH 43, bd St-Michel (M^{me} Odéon) ODE. 48-29 L'Héroïque Monsieur Boniface
- CHAMPOLLION, 61, r. des Ecoles (M^{me} Odéon) ODE. 51-60 La Cage aux rossignols
- CIN. PANTHEON, 13, r. V. Cousin (M^{me} Odéon) ODE. 15-04 Infidélement vôtre (v.o.)
- CLUNY, 60, rue des Ecoles (M^{me} Odéon) ODE. 20-12 Neuf garçons et un cœur
- CLUNY-PALACE, 71, bd St-Germain (M^{me} Odéon) ODE. 07-76 Anna Karenine (d)
- MESANCE, 9, rue d'Arras (M^{me} Card.-Lemoine) ODE. 21-14 Fermé
- MONGE, 34, rue Monge (M^{me} Card.-Lemoine) ODE. 51-46 Sans pitié (d)
- SAINTE-MICHEL, 7, pl. St-Michel (M^{me} St-Mich.) DAN. 79-17 Suzanne et ses brigands
- STUDIO-URSULINES, 10, r. Ursul. (M^{me} Lux.) ODE. 39-19 Le Troisième Homme (v.o.)

Fernand, L. Bert.
Noël-Noël, M. Francey.
R. Harrison, L. Darnell.
E. Piat, Comp. de la chanson.
V. Leigh, R. Richardson.
C. del Poggio, J. Kitzmiller.
S. Flon, R. Dary.
J. Cotten, O. Welles.

(O)

- BONAPARTE, 76, r. Bonaparte (M^{me} St-Sulp.) DAN. 12-12 La Fille du puissant
- BANTON, 99, bd St-Germain (M^{me} Odéon) DAN. 08-18 Sans pitié (d)
- LATIN, 34, boulevard Saint-Michel (M^{me} Cluny) DAN. 81-32 Béatrice Cenci (d)
- LUX-RENNES, 78, r. de Rennes (M^{me} St-Sulp.) LIT. 62-25 Tuniques écarlates (d)
- PAX-SEVRES, 103, r. de Sévres (M^{me} Duroc) LIT. 99-57 Tôa
- RASPAIL-PALACE, 91, bd Raspail (M^{me} Rennes) LIT. 72-57 Retour à la vie
- REGINA, 155, r. de Rennes (M^{me} Montparn.) LIT. 26-36 L'Escadrille des aigles (d)
- STUDIO-PARN., 13, r. J.-Chaplain (M^{me} Vavin) DAN. 58-00 Festival du film de haute montagne

Raimu, Fernand, J. Day.
C. del Poggio, J. Kitzmiller.
C. Hugh, G. Donadio.
P. Goddard, G. Cooper.
S. Guirly.
R. Blier, S. Reggiani.
J. Stack, D. Barrymore.

(P)

- LE DOMINIQUE, 99, r. St-Dom. (M^{me} Ec.-Mil.) INV. 04-55 Suzanne et ses brigands
- GR. CIN. BOSQUET, 55, av. Bosquet (M^{me} Ec.-Mil.) INV. 44-11 L'Escadrille des aigles (d)
- MAGIC, 28, av. La Motte-Picquet (M^{me} Ec.-Mil.) SEC. 69-77 Tôa
- PAGODE, 57 bis, r. Babylon (M^{me} St-Fr.-Xav.) INV. 12-15 Tuniques écarlates (d)
- RECAMIER, 3, r. Récamier (M^{me} Sév.-Babyl.) LIT. 18-59 Parade aux étoiles (d)
- SEVRES-PATHE, 80 bis, r. de Sévres (M^{me} Duroc) SEC. 63-88 Anna Karenine (d)
- STUDIO-BERTRAND, 20, r. Bertrand (M^{me} Duroc) SUF. 64-66 L'Emigrante

S. Pion, R. Dary.
J. Stack, D. Barrymore.
S. Guirly.
P. Goddard, G. Cooper.
K. Grayson, G. Kelly.
V. Leigh, R. Richardson.
E. Feuillère, J. Chevrier.

(Q)

- BOSQUET, 60, r. Domrémy (M^{me} Tolbiac) COB. 37-01 Mission à Tanger
- DOME, 66, rue Cantagrel (M^{me} Tolbiac) COB. 14-60 La Vengeance des Borgia (d)
- ERMITAGE-GLACIERE, 106, r. Glac. (M^{me} Glac.) COB. 80-51 Les Casse-pieds
- ESCRIAL, 11, bd Port-Royal (M^{me} Cobelins) POR. 28-04 Battements de cœur
- FAMILIAL, 54, rue Bobillot (M^{me} Tolbiac) COB. 94-37 Les Chaussons rouges (d)
- LES FAMILLES, 141, r. Tolbiac (M^{me} Tolbiac) COB. 51-55 Le Champion (d)
- FAUVESTE, 58, av. des Cobelins (M^{me} Italie) COB. 76-86 La Mélodie du bonheur (d)
- COBELINS, 73, av. des Cobelins (M^{me} Italie) COB. 60-74 La Vengeance des Borgia (d)
- JEANNE D'ARC, 45, bd St-Marcel (M^{me} Cobel.) COB. 40-58 La Mélodie du bonheur (d)
- KURSALA, 57, av. des Cobelins (M^{me} Cobelins) POR. 12-28 Le Champion (d)
- PALAIS COBELINS, 66 bis, av. Cob. (M^{me} Italie) COB. 05-19 Laurel et Hardy chefs d'îlots (d)
- PALACE-ITALIE, 190, av. Choisy (M^{me} Italie) COB. 62-22 Anna Karenine (d)
- REX-COLONIES, 74, rue de la Colonie..... COB. 87-59 Anna Karenine (d)
- SAINTE-MARCEL, 67, bd St-Marcel (M^{me} Cobel.) COB. 09-37 Anna Karenine (d)
- TOLBIAC, 192, rue de Tolbiac (M^{me} Tolbiac) COB. 45-93 Prisonnier du destin (d)

R. Rouleau, G. Sylvia.
J. Lund, P. Goddard.
Noël-Noël.
D. Darrieux, C. Dauphin.
M. Shearer, A. Wadbrook.
K. Douglas, M. Maxwell.
F. Astaire, B. Crosby.
F. Astaire, B. Crosby.
P. Goddard, J. Lund.
F. Astaire, B. Crosby.
K. Douglas, M. Maxwell.
Laurel et Hardy.
V. Leigh, R. Richardson.
V. Leigh, R. Richardson.
P. Armendariz, D. Silva.

(R)

- ALESIA-PALACE, 120, r. d'Alesia (M^{me} Alesia) LEC. 89-12 Les Perles de la couronne
- ATLANTIC, 37, r. Boulard (M^{me} Denf.-Roch.) SUF. 01-50 Hamlet (d)
- DELAMBRE, 11, rue Delambre (M^{me} Vavin) DAN. 30-12 Tôa
- DENFERT, 24, pl. Denf.-Roch. (M^{me} D.-Roch.) ODE. 00-17 Voleur de bicyclette (d)
- IDEAL-CINE, 114, rue d'Alesia (M^{me} Alesia) VAU. 59-32 Voleur de bicyclette (d)
- MAINE, 95, avenue du Maine (M^{me} Gaité) SUF. 06-56 Jour de fête
- MAJEST. BRUNE, 224, r. R.-Loss. (M^{me} Vanves) VAU. 31-30 Jour de fête
- MIRAMAR, pl. de Rennes (M^{me} Montparnasse) DAN. 41-02 Les Insurgés
- MONTPARNASE, 3, r. d'Odessa (M^{me} Montp.) DAN. 65-13 Anna Karenine (d)
- MONTROUCE, 73, av. Cl-Léclerc (M^{me} Alesia) COB. 51-16 L'Escadrille des aigles (d)
- OLYMPIC (R.-B.J. 10, r. B.-Barre) (M^{me} Pernety) SUF. 67-42 Johnny le vagabond (d)
- PAT.-ORLEANS, 97, av. Cl-Léclerc (M^{me} Alesia) COB. 78-56 Les Casse-pieds
- ORLEANS-PALACE, 70, bd Jourdan (M^{me} P.-Orl.) DAN. 45-51 Les Casse-pieds
- PERNETY, 46, rue Pernety (M^{me} Pernety) COB. 94-78 Le Champion (d)
- RADIO-CINE-MONT, 6, r. Gaité (M^{me} E.-Quin.) SEC. 01-99 Les Anges de miséricorde (d)
- SPLENDID-GAITE, 3, r. Rochelle (M^{me} Gaité) DAN. 57-43 Les Anges de miséricorde (d)
- STUDIO-RASPAIL, 216, bd Raspail (M^{me} Vavin) DAN. 38-98 Le Champion (v.o.)
- TH. MONTROUCE, 70, av. Cl-Léclerc (M^{me} Alesia) COB. 20-70 Les Anges de miséricorde (d)
- UNIVERS-PALACE, 42, r. d'Alesia (M^{me} Alesia) COB. 74-13 La Femme du boulanger
- VANV.-CINE, 53, r. R.-Lossereau (M^{me} Pernety) SUF. 30-98 L'Escadrille des aigles (d)

S. Guirly.
L. Olivier, J. Simmons.
S. Guirly.
de V. de Sica.
de V. de Sica.
J. Tati.
J. Tati.
J. Jones, J. Garfield.
V. Leigh, R. Richardson.
J. Stack, J. Hall.
J. Cagney, G. George.
J. Tati.
Noël-Noël.
T. Rossi.
K. Douglas, M. Maxwell.
C. Colbert, P. Goddard.
K. Douglas, M. Maxwell.
J. Jones, J. Garfield.
G. Leclerc, Raimu.
J. Stack, D. Barrymore.

(S)

- CAMBONNE, 100, r. Camb. (M^{me} Vaugirard) SEC. 42-96 Les Casse-pieds
- CINEAC-MONTPARNASSE (Gate Montparnasse) LIT. 08-86 Presse filmée
- CINE-PALACE, 55, r. Cx-Nivert (M^{me} Camb.) SEC. 52-21 Jour de fête
- CONVENTION, 29, r. Al-Chartier (M^{me} Conv.) VAU. 42-27 L'Escadrille des aigles (d)
- GRENELLE-PALACE, 141, av. E-Zola (M^{me} Zola) SEC. 01-70 Les Casse-pieds
- REXY, 122, rue du Théâtre (M^{me} Commerce) VAU. 25-36 Du sang dans la serra (d)
- JAVEL-PALACE, 109, r. St-Charles (M^{me} Bouc.) VAU. 38-21 Jour de fête
- LECOURBE, 115, r. Lecourbe (M^{me} Sév.-Lecou.) VAU. 43-88 Jour de fête
- MAGIQUE, 204, r. de la Convention (M^{me} Bouc.) VAU. 20-33 Jour de fête
- NOUV.-THEATRE, 273, r. Vaugirard (M^{me} Vaug.) VAU. 47-63 Hamlet (d)
- PAL-ROND-POINT, 153, St-Charles (M^{me} Balard) VAU. 94-47 Hamlet (d)
- ST.-CHARLES, 72, r. St-Charles (M^{me} Beaum.) VAU. 72-56 Rebecca (d)
- SAINT-LAMBERT, 16, r. Poclet (M^{me} Vaugirard) LEC. 91-68 Docteur Laennec
- SPLENDID-CIN., 60, av. M^{me} Picq. (M^{me} M.-Picq.) SEC. 65-03 Le Champion (v.o.)
- STUD.-BOHEME, 113, r. Vaugirard (M^{me} Falg.) SUF. 75-63 Tuniques écarlates (d)
- SUFFREN, 70, av. de Suffren (M^{me} Ch.-de-M.) SUF. 53-16 La Mélodie du bonheur (d)
- VARIETES-PARIS, 17, r. Cr.-Nivert (M^{me} Camb.) SUF. 47-59 Hamlet (d)
- VERSAILLES, 397, bd Vaugirard (M^{me} Convent.) LEC. 91-31 N. C.
- ZOLA, 86, av. Emile-Zola (M^{me} Beaumelle) VAU. 29-47 La Tigresse (d)

Noël-Noël.
J. Tati.
J. Stack, D. Barrymore.
Noël-Noël.
R. Young, M. Chapman.
J. Tati.
J. Tati.
L. Olivier, J. Simmons.
L. Olivier, J. Simmons.
P. Blanchard, J. Holt.
S. Guirly.
P. Goddard, G. Cooper.
F. Astaire, B. Crosby.
L. Olivier, J. Simmons.
L. Scott, D. Defore.

BANLIEUE

ALFORTVILLE

CASINO, 31, rue du Pont-d'Ivry ENT. 09-65 | Le Scandaleuse de Berlin (d)

ASNIERES

ALHAMBRA-PAT., 8, pl. Nation, GRE. 17-59 | Marlene

CASINO VOLT., 38, bd Voltaire GRE. 09-54 | Bal Cupidon

AUBERVILLIERS

KURSAAL-PAT., 111, av. Républ. FLA. 21-03 | Vole